

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 51.

Prix du numéro, 7 centims. — Annonces, la ligne, 10 centims.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 16 DECEMBRE 1880

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nos abonnés savent que nos contributions sont pour argent comptant. Nous avons droit d'exiger d'eux \$3.50 au lieu de \$3 pour leur abonnement quand ils ne paient pas d'avance. L'année achève, et un grand nombre n'ont pas encore payé. Nous avons donc le droit de réclamer d'eux la somme de \$3.50. Mais nous voulons bien encore leur donner une chance de se racheter : qu'ils paient sans plus de délai et nous épargner le trouble d'envoyer un collecteur, et nous acceptons les \$3.00. On admettra que nous ne pouvons faire plus pour les obliger et leur donner les moyens de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent.

On nous demande quelquefois de faire ceci, de faire cela, mais on oublie que, considérant la manière dont un grand nombre nous paient, nous aurions le droit de faire moins que nous ne faisons; nous donnons trop pour ce qu'on nous donne. Les journaux illustrés des autres pays comptant leurs abonnés par dizaines de mille, et publiant des annonces pour un montant considérable, sont dans des conditions bien différentes pour faire de grandes dépenses. Cependant, nous faisons plus qu'eux relativement. Nous nous proposons d'organiser un comité de collaborateurs, fort et populaire, et de faire certaines améliorations, mais il faut qu'on nous donne les moyens de faire ces changements dans l'intérêt du public. Nous espérons donc que ceux qui nous doivent vont se hâter de nous payer pour profiter de la réduction que nous leur offrons, et qu'ils vont nous envoyer d'autres abonnés afin de nous permettre d'opérer les réformes que nous avons en vue.

Les abonnés qui ont droit à la prime (c'est-à-dire ceux dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er janvier prochain) et qui ne l'ont pas encore reçue, sont priés de nous en informer de suite.

## LE CARDINAL JOHN-HENRY NEWMAN

Né à Londres en 1801, âgé par conséquent aujourd'hui de soixante dix-neuf ans.

Ancien ministre protestant et aujourd'hui l'une des lumières de l'Eglise catholique, un philosophe, un penseur et un théologien dont les ouvrages sont connus du monde entier. Après avoir combattu le catholicisme dans des écrits fameux, il attaqua le protestantisme, devint, avec le Dr Pusey, chef de la Haute Eglise, et finit par accepter graduellement les dogmes et les vérités de la religion catholique.

C'est en 1845 qu'il se sépara ouvertement de l'Eglise établie. Sa conversion produisit partout la plus vive sensation et blessa au cœur le protestantisme. Il prit l'habit ecclésiastique, se fit ordonner prêtre et fut nommé, en 1854, recteur de l'Université catholique de Dublin.

Depuis cette époque, il n'a cessé de parler et d'écrire pour la défense du catholicisme, et ses sermons ainsi que ses écrits ont produit une profonde impression, soulevé des discussions qui ont attiré l'attention du monde entier. On se rappelle la controverse qu'il soutint avec le cardinal Manning contre Gladstone, quand le célèbre homme d'Etat essaya de prouver que le syllabus était incompatible avec le progrès moderne et la loyauté du sujet anglais.

Les catholiques anglais étaient mal à l'aise, jamais on n'avait porté à leur foi des coups aussi dangereux.

Newman, ramassant tout ce qu'il avait de vigueur, d'éloquence et de science, fit en réponse à Gladstone un plaidoyer admirable dans lequel il s'efforça de démontrer que le syllabus, bien interprété, n'était pas ce qu'on disait, n'affectait pas les droits et les devoirs des catholiques comme sujets anglais, et n'était nullement incompatible avec les droits de la conscience et la liberté politique. Il alla même assez loin pour être accusé de libéralisme.

Pourtant, c'est grâce à ce libéralisme que Newman sauva la position des catholiques en Angleterre. On ne sait pas ce qui serait arrivé si personne n'avait répondu à Gladstone ou s'était borné dans ses réponses à parler de la soumission que les catholiques devaient à l'Eglise, sans montrer que cette soumission peut se concilier avec leurs droits et leurs devoirs de citoyens.

Aussi, cet homme, dont on avait osé dans ce pays suspecter l'orthodoxie, Léon XIII, reconnaissant les services qu'il a rendus à la religion, l'a fait cardinal, aux applaudissements du monde catholique. En sorte, qu'on peut maintenant le louer sans danger, sans s'exposer à être traité d'hérétique, au moins publiquement.

## ÇA ET LÀ

M. Ernest Pacaud quitte la *Concorde* pour aller à Québec prendre la rédaction de l'*Electeur*. Il est peu d'hommes dans le pays qui savent faire un journal aussi bien que M. Pacaud.

*Glossaire Franco-Canadien*. — Tel est le titre d'un excellent petit ouvrage que M. Oscar Dunn vient de publier. C'est un vocabulaire ou recueil contenant les locu-

tiions vicieuses usitées au Canada. Inutile de dire que c'est bien fait.

On lit dans une correspondance intéressante publiée par M. J. E. Roy dans le *Journal de Québec* :

"L'année 1880, fera époque décidément dans l'histoire de la langue française au Canada. M. Tardivel a d'abord poussé le cri de guerre : *l'anglicisme*, *voilà l'ennemi!* M. l'abbé Caron et M. J. Gingras sont venus à la rescousse, chacun apportant des armes et des munitions. M. Oscar Dunn arrive aujourd'hui à son tour, et, pour être le dernier entré en lice, il n'en est pas le moins important."

Par inadvertance nous avons publié des notes qu'un ami nous avait envoyées relativement aux mines d'or de la Beauce. Pour comble de malheur, les épreuves de cette correspondance n'ont pas été corrigées. Aussi, les fautes typographiques abondaient. Par exemple, au lieu de M. J.-N. Sardon, il faut lire J.-N. Gordon.

Au lieu de \$705,540, lisez \$70,540.  
Au lieu de 100 onces par jour, lisez 10 onces d'or par jour.

Au lieu de M. Bread, lisez M. Breed.  
Au lieu de : "Le gouvernement a beaucoup fait en faveur des mineurs à sa dernière session, mais il lui reste encore beaucoup à faire," lisez : "Il lui reste bien peu à faire pour eux."

Plusieurs journaux, entr'autres la *Tribune*, ont parlé de la réception faite, il y a quelque temps, par les citoyens de St-Eustache, à l'hon. M. Chapleau, aux délégués et au Consul de France. Cette patriotique paroisse a prouvé une fois de plus qu'elle sait faire les choses. M. Globenski, le principal organisateur de cette belle démonstration, a présenté à M. Chapleau, au nom de la paroisse, une belle adresse, remarquable par les sentiments généreux de conciliation et d'union qu'elle renfermait. Il a démontré en termes chaleureux la nécessité de l'union et demandé à M. Chapleau de la faire dans l'intérêt de la province de Québec.

M. Globenski, dont les sentiments catholiques et patriotiques sont bien connus, est naturellement en faveur de l'union de ses compatriotes, et il n'a pas craint de dire ce qu'il pensait et ce que le peuple veut.

Plusieurs des discours qui ont été prononcés au déjeuner mériteraient d'être reproduits. M. le député Champagne, M. le notaire Champagne et le Dr Marciel ont fait honneur à St-Eustache.

Va-t-elle se faire enfin cette union dont on parle depuis si longtemps, que tous les hommes indépendants appartenant aux deux partis veulent et souhaitent ardemment ?

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

D'après le correspondant parisien du *Times*, M. Grévy, dans le conseil des ministres qui a été tenu après la séance de mardi, se serait écrié, en apprenant ce qui s'était passé à la Chambre :

Quoi ! à peine ai-je formé un cabinet qu'on me le brise dans les mains. Il est impossible de

gouverner un grand pays dans de telles conditions. Je refuse absolument d'accepter cette démission, et le cabinet s'est trop hâté de la rendre publique.

Vous devez attendre jusqu'à jeudi pour vous assurer du sentiment réel de la Chambre, et si, dans cette séance, la Chambre refuse un vote de confiance, j'appellerai M. Gambetta pour le charger de former un cabinet. S'il s'y refuse, je demanderai au Sénat de dissoudre la Chambre et j'en appellerai au pays.

Ces paroles, ajoute le correspondant du *Times*, furent aussitôt rapportées à M. Gambetta qui, s'apercevant dans quelle impasse allait le jeter une rupture si brusque, fit ses diligences pour conjurer le danger.

*L'Avenir Diplomatique* ayant insinué dernièrement, dans une note, apparemment communiquée, que M. de Freycinet avait été trompé par le Vatican, avec lequel il serait entré en négociation sur la promesse que les congrégations, demanderaient à être reconnues par l'Etat, M. de Blowitz se dit autorisé à faire les déclarations suivantes :

D'abord, du côté du Vatican, il n'a nullement été promis que les ordres religieux dussent solliciter l'autorisation, en second lieu, M. de Freycinet est complètement étranger à la note en question dont il n'a eu connaissance que par la voie des journaux.

Le correspondant parisien de la *Nouvelle Presse* de Vienne rend compte à son journal d'un entretien qu'il a eu avec M. Gambetta, le 8 novembre. La conversation a roulé principalement sur la politique des différents partis de l'Autriche-Hongrie. Relativement aux affaires intérieures de la France, nous n'y trouvons que le passage suivant, duquel il résulterait que M. Gambetta, la veille même de la rentrée des Chambres, ne prévoyait nullement une crise ministérielle.

M. Gambetta — dit le correspondant — n'a exprimé sa conviction que tout finirait bien et que le gouvernement aurait l'appui de la majorité, vu qu'il a exécuté avec énergie la volonté du Parlement. La Chambre acceptera le fait accompli et accordera au cabinet son approbation.

Depuis quelque temps, la presse allemande, et particulièrement la presse avancée, ont pour la France et son gouvernement des élans de tendresse dont nous sommes encore plus étonnés que ravis. Mais quelque puisse être le mobile secret auquel elle obéit, nous n'en devons pas moins constater le fait et en prendre acte, pour le lui rappeler, si jamais elle venait à se contredire. Ainsi, le correspondant berlinois de la *Gazette de Cologne* adresse à ce journal les réflexions suivantes :

M. le comte de Saint-Vallier, ambassadeur de France, fera une visite à l'empereur et à l'impératrice d'Allemagne, à Bade, avant de revenir à Berlin.

M. le comte de Saint-Vallier est un personnage estimé et aimé par la cour et par la société berlinoise. Il fera certainement tous ses efforts pour maintenir les bonnes relations qui existent actuellement entre la France et l'Allemagne, et tant que M. Waddington sera au pouvoir, ces relations ne seront pas troublées.

De son côté, la *Gazette de Voss* jette des coups d'encensoir, d'une main un peu lourde, au nez de MM. Grévy et Waddington. En parlant du premier :

Les Français, dit-il, avaient besoin d'un chef d'Etat paisible, laborieux et réservé. M. Waddington, président du conseil des ministres, est, après le président de la République, celui qui possède au plus haut degré ces qualités.

Il exerce les fonctions de ministre des affaires étrangères avec une indépendance qui est favorisée par M. Grévy et approuvée par le parlement, ce qui eût été impossible du temps de M. Thiers ou du maréchal de MacMahon.

En lisant ces lignes apologétiques, on est tenté de s'écrier : Qu'est-ce que l'Allemagne va leur demander ?

\* \*

La presse russe continue à tenir un langage des plus fiers. Jusqu'à présent, les attaques n'avaient visé que l'Allemagne ; elle s'en prend aujourd'hui à l'Angleterre et pousse à la guerre contre l'une et l'autre puissance. Voici à ce sujet l'extrait du *Novoi Vremia*, que le *Standard* reçoit de son correspondant de Berlin :

Outre qu'elle assure la paix et les progrès de la Russie dans la steppe, l'expédition contre les Turcomans nous donne une base stratégique que nous avons longtemps ambitionnée dans ces contrées. Quoique plusieurs le désapprouvent, un conflit anglo-russe est tout bonnement inévitable. La question est de savoir, le cas échéant, quelle route l'on devrait prendre pour pénétrer dans l'Indoustan.

Suit tout un plan de campagne.

Le langage, ajoute le correspondant, tenu contre l'Allemagne est encore plus menaçant. Le *Golos* demande que l'on fasse tous ses efforts pour tenir le pays et l'armée préparés en vue d'une guerre imminente avec l'Allemagne et l'Autriche. Le *Volomesti* de Saint-Petersbourg soutient que la guerre éclatera probablement dans quelques mois et affirme brusquement que le mouvement nihiliste, qui sappe les fondements de la puissance russe, est entretenu par l'intrigue et l'argent de l'étranger.

Il n'y a pas jusqu'au *Molva*, journal financier, anti-panslaviste et doué d'une rare prudence, qui n'assure que la catastrophe est sur le point d'éclater et que le glaive de Némésis est suspendu sur la tête du prince de Bismarck.

Pour une presse qui est tenue en laisse par l'état de siège, c'est là une rare liberté d'allures.

## CORRESPONDANCE ANGLAISE

L'anarchie en Irlande.—La Société nationale française.—Assassinats à Manchester et à Chislehurst ; lord Mayor's Day.

Au risque d'attirer sur moi les foudres de la Ligue agraire, il me faut bien tenir nos lecteurs au courant des événements qui se succèdent en Irlande. Le gouvernement a inauguré les mesures de répression annoncées depuis quelque temps. M. Healey, secrétaire politique de M. Parnell, a été arrêté ainsi que M. Walsh, un des membres les plus actifs de l'agitation actuelle. Mais ces arrestations ne sont pas encore motivées par les discours prononcés aux assemblées. Les deux futurs martyrs sont accusés d'avoir cherché à intimider un fermier nommé Manning, lequel avait manifesté la coupable intention de payer ses redevances ; des poursuites plus sérieuses sont commencées contre MM. Parnell, A. O'Connor, J. Dillon, T. D. Sullivan, T. Lexton, P. O'Connor, Finigan et Barny, tous membres de la Chambre des Communes. On garde le plus profond secret sur les chefs d'accusations, et les pièces de procédure ne sont même pas, dit-on, préparées à Dublin, mais à Londres ; ce qui n'empêche pas les personnes visées d'être absolument prêtes à se défendre, de même qu'elles ont toujours à leur disposition des cautions nécessaires pour obtenir leur mise en liberté provisoire ; car les choses se passent avec courtoisie et les arrestations ne sont qu'une formalité.

L'officier de police, chargé d'exécuter le mandat, prévient du jour et de l'heure à laquelle il se présentera chez l'inculpé ; ce dernier, après avoir reçu le warrant, est conduit immédiatement auprès du magistrat qui doit instruire l'affaire et qui seul a le pouvoir de laisser le prévenu libre, en acceptant les cautions présentées ; les cautions étant toujours matériellement et moralement de nature à pouvoir être refusées, séance tenante, en quelques minutes le prisonnier est relâché.

On pourrait supposer que l'accusé peut, dès lors, profiter de sa liberté pour se rendre coupable de nouveau des délits pour lesquels il est poursuivi. Mais il s'en abstient généralement, au contraire, par cette raison qu'une seconde poursuite

pour les mêmes faits entraînerait son incarcération effective.

Jusqu'ici, l'effet produit par les arrestations a été du reste absolument nul. Les discours de MM. Parnell et O'Connor sont plus violents que jamais, et le bilan criminel de la semaine, qui vient de s'écouler, se solde par trois incendies et un assassinat. Assassinat n'est pas absolument exact et amènerait sans doute une rectification ; j'aime donc mieux préciser. Une troupe d'hommes masqués est entrée, un soir chez un bailli nommé Donohoe, chargé de signifier des actes judiciaires ; et, après avoir tout brisé chez lui, a roué de coups le malheureux qui est mort de ses blessures. Il est évident que c'est Donohoe qui a eu tort, puisque aucun coupable n'a été découvert.

Il semble impossible que dans un pays civilisé, des crimes puissent se commettre chaque jour avec une impunité aussi complète, et on se demande à quoi servent les troupes et la police en Irlande. A l'assemblée de Tipperary, M. Parnell a répondu à cette question par un simple calcul qui ne rassurera pas les honnêtes gens. " Il y a, dit M. Parnell, 11,000 constables en Irlande ; on en a envoyé 1,700 dans le comté de Mayo pour tenter d'y rétablir l'ordre. Lorsque tous les comtés seront aussi merveilleusement organisés que celui de Mayo (c'est-à-dire lorsqu'on y assassinera et incendiera régulièrement), il faudra envoyer dans chaque comté une force égale de police, soit : 1,700 hommes, ce qui donnera, pour faire respecter les lois dans le pays, un chiffre de 60,000 constables que l'Angleterre ne pourra se procurer ; donc, conclut M. Parnell, organisons-nous en toute sécurité, qu'aucun fermier ne paie son loyer, qu'aucun homme ne puisse prendre une ferme dont le locataire précédent a été expulsé, et des jours meilleurs brilleront pour la patrie."

M. Gladstone, qui n'est peut-être pas convaincu de l'excellence des moyens proposés par M. Parnell, pour rendre à l'Irlande une prospérité qu'elle n'a du reste jamais eue, prépare pour l'ouverture du parlement un bill sur cette question agraire ; une des dispositions de ce bill sera de faire juger certains crimes commis à ce propos, non plus par un jury, mais par des juges nommés par le gouvernement ; M. Gladstone n'ignore pas en effet, ainsi que je l'ai dit, qu'un jury Irlandais n'oserait pas condamner même le meurtrier de lord Mountmorres, et, en attendant que tous les comtés soient parfaitement organisés au gré des désirs de M. Parnell, on dispose tous les côtés des casernes pour loger la cavalerie et l'infanterie, on recrute force nouveaux constables, qui commencent même leur service des leur engagement signé, sans être en uniforme, montant la garde en bourgeois, avec sabre au côté, fusil chargé, ce qui indique un péril imminent aussi bien que la volonté d'y parer.

On n'a pas pu vendre, à Clonburg, les quelques meubles et le peu de bétail dépendant de la succession de lord Mountmorres, il a fallu transporter le tout à Tuam, petite ville munie d'une garnison suffisante pour protéger la vente. Lady Mountmorres habite maintenant un appartement au palais d'Hampton-Court, où la reine Victoria lui a offert un asile. On sait que presque tous les appartements des palais royaux sont, de la sorte, mis à la disposition des veuves peu fortunées des anciens serviteurs de l'Etat. Bien que lord Mountmorres n'ait eu aucune charge à la cour, la reine d'Angleterre, en accordant cette faveur spéciale à la malheureuse veuve, a voulu lui donner une preuve de sympathie et manifester publiquement son horreur pour ce crime dont les auteurs continuent à rester inconnus.

\* \*

De divers côtés on me demande pourquoi je ne parle pas de la *Société nationale française*, et quelques-uns de mes correspondants vont jusqu'à s'étonner que je ne manifeste aucune opinion à l'égard de cette institution.

Je conviens que je croyais que cette Société, comme beaucoup de ses précédentes, avait vécu ce que vivent les roses, l'espace

d'un matin. L'assemblée qui a eu lieu a démontré mon erreur. Donc, cette Société existe ; cela signifie-t-il qu'elle vivra ? C'est une autre affaire.

Dans les statuts provisoires, je remarque un droit d'entrée de 26 fr. 25 et une cotisation annuelle de pareille somme, ce qui me paraît bien cher pour faire partie d'une Société dont le but spécial n'est que de créer des rapports d'estime et d'amitié entre tous ses membres, et dont le but général est la défense des intérêts économiques de la colonie combinée avec l'étude des questions de philosophie et de morale.

Cette Société nationale française admet aussi les Anglais ; dès lors, ce n'est plus une Société nationale, c'est une Société générale, pas française du tout ; car les Anglais reçus, pourquoi éloigner les Belges, dont les intérêts économiques sont à peu près identiques aux nôtres ? L'assemblée, qui a approuvée les statuts provisoires, n'a pas présentée les caractères d'une entente parfaite, si je m'en rapporte aux comptes-rendus. Loin de moi l'intention de décourager les promoteurs d'une idée qui peut n'être pas sans valeur ; mais mon avis sur la vitalité de la Société nationale française ne s'est pas modifiée avec le temps ; je ne perçois pas distinctement les résultats de cette création ; telle qu'elle est présentée aujourd'hui, je ne lui reconnais ni éléments d'existence sérieuse, ni avantages pour la colonie française.

\* \*

Les meurtriers, qui s'étaient reposés pendant quelque temps, se sont remis à l'œuvre, et la fin d'année sera fructueuse pour M. Morwood. On arrêtait, il y a quelques jours, à Manchester, un homme qui, sur une voiture à bras, transportait tranquillement et en plein jour le cadavre d'une femme en état de nudité complète, et recouvert seulement d'une couverture. Un policeman a trouvé bizarre ce mode de transport, et a conduit au poste l'individu qui s'était chargé de cette funèbre besogne. Le cadavre était celui d'une femme âgée de cinquante ans à peu près, maîtresse d'un pharmacien de la ville, et ne portait aucune trace de violence ; le sang dont était saturée la couverture sortait du nez et de la bouche. L'enquête n'a pu dévoiler encore les causes exactes de la mort de cette femme, et le pharmacien arrêté n'a pas davantage expliqué pourquoi il avait envoyé le corps de sa maîtresse hors de chez lui, ni ce qu'il en voulait faire. L'examen sommaire, fait par les médecins, laisse croire qu'il y a eu assassinat, sans cependant l'affirmer d'une façon absolue. On est en présence d'un mystère, le mystère de Manchester, qui va donner un peu de trouble à nos détectives.

A Chislehurst, un ancien policeman, renvoyé du corps pour ivrognerie habituelle, a été arrêté en état de vagabondage. Avant d'être enfermé dans une cellule, il dit au chef du poste :

—Prenez huit hommes avec vous et deux civières, et allez dans le bois voisin, vous trouverez deux cadavres.

On crut à une plaisanterie sinistre, mais comme le vagabond insistait, on se livra aux recherches indiquées par lui et on découvrit en effet, l'un près de l'autre, le corps d'un garde-chasse et celui de sa femme ; deux vieillards que le misérable avait tués à coups de revolver. Le garde-chasse passait pour avoir quelques économies, et le vol était le but du meurtre.

**L'Assurance Financière.**—Comme M. Nap. Larivée est le plus ancien marchand de la rue St-Joseph, et un de ceux dont le commerce est le plus considérable, l'Assurance Financière a cru devoir lui donner le droit exclusif de donner des bons d'escompte dans cette partie de la ville. Il y a à peine quelques jours que M. Larivée a commencé à donner des bons d'escompte, et déjà au-delà de \$5,000 ont été distribués aux acheteurs. Nous ne pouvons trop recommander au public d'acheter chez les négociants qui donnent de ces bons. Ainsi, une pratique achète pour 10 cents ou \$10, le montant de son compte lui est remis en bons d'escompte, et, quand elle en a pour \$20, elle n'a qu'à s'adresser aux bureaux de l'Assurance financière, et une police lui est remise qui lui assure le montant de \$20 à une époque plus ou moins rapprochée ; aussi, tous les gens intelligents ne peuvent manquer de saisir les avantages qu'offre ce système.

M. Larivée est non seulement le seul marchand de la rue St-Joseph qui donne des bons, mais est un de ceux dont le stock est le plus considérable, ses prix sont aussi très réduits, comme peuvent s'en assurer les acheteurs en visitant son établissement, No. 363, rue St-Joseph.

## SARAH BERNHARDT A NEW-YORK

New-York, 4 novembre.

Il est ma foi bien dommage que Mlle Sarah Bernhardt ne soit pas arrivée un mois plus tôt en Amérique. Je crois que si elle en eût manifesté le désir, le peuple des Etats-Unis l'eût nommée Présidente, au lieu de M. Garfield.

Ce n'est pas de l'enthousiasme, c'est du délire que notre charmante compatriote inspire à toutes les classes de la société.

Depuis Broadway, jusque dans la plus petite avenue, les boutiques ne sont remplies que de son nom. Chez les libraires : livres et brochures sur Sarah Bernhardt ; chez les marchands de porcelaines, son portrait s'étale sur toutes les assiettes ; chez les confiseurs : bonbons Sarah Bernhardt ; chez les modistes : chapeaux Sarah Bernhardt ; chez les bottiers : bottines Sarah Bernhardt, etc., et les portraits de toutes sortes : photographies, gravures, eaux-fortes, peintures. Il y en a de grandes, de petites de noires, de blanches, de toutes les couleurs et de toutes les dimensions. C'est une véritable avalanche !

A l'*Albemarle-Hôtel*, le propriétaire a été obligé d'engager un individu spécialement chargé de monter les fleurs, les boîtes et les cadeaux que les fabricants et les boutiquiers envoient à l'artiste, dans l'espoir d'être honorés d'une visite ou d'une lettre de remerciement.

Comme Mlle Sarah Bernhardt ne peut retourner toutes ces marchandises aux envoyeurs, elle les fait déposer dans une chambre de l'hôtel qui en est déjà à moitié pleine.

Aujourd'hui, notre aimable compatriote n'avait fait l'honneur de m'inviter à déjeuner. Au moment où nous allions nous mettre à table, le receveur en question entre, tenant un paquet à la main.

—Qu'est-ce encore ? dit Mlle Sarah Bernhardt. De grâce laissez-moi au moins tranquille pendant les repas.

Nous nous emparons du paquet, nous défilons l'enveloppe et nous trouvons une boîte élégante qui contenait un très joli corset.

Un corset — pour Sarah Bernhardt qui n'en a jamais porté de sa vie !

Toute le monde éclate de rire, et contentant et contenu sont expédiés dans la chambre.

A propos de ces envois, M. Jarrett, l'excellent impresario qui accompagne Sarah Bernhardt et qui a déjà accompagné Jenny Lind et Christine Nilsson, dans leurs tournées en Amérique, ce qui, entre nous, ne le rajeunit pas, nous raconte qu'il y a une trentaine d'année, il se trouvait à déjeuner avec Jenny Lind, dans un hôtel d'une ville des Etats du Sud, lorsqu'un domestique entra et vint prévenir la grande cantatrice qu'un monsieur la priait de venir jusqu'à la porte de l'hôtel, désireux de lui offrir quelques cadeaux.

On lui fit dire d'entrer... Impossible, il fallait que Jenny Lind prit la peine de se déranger.

Elle se lève et, appuyée sur le bras de M. Jarrett, elle se rend à la porte de l'hôtel, où elle se trouve en présence d'un des plus riches fermiers du pays qui lui amenait... douze cochons fort beaux et gras à lard.

L'article de Paris était chose inconnue dans ce pays à cette époque, et le yankee enthousiasmé par la voix de la grande artiste, n'avait rien trouvé de mieux que de lui offrir les plus jolis produits de ses fermes.

—Et qu'est-ce qu'en fit Jenny Lind ? demanda Sarah Bernhardt.

—Elles les rendit au propriétaire, répondit en riant M. Jarrett.

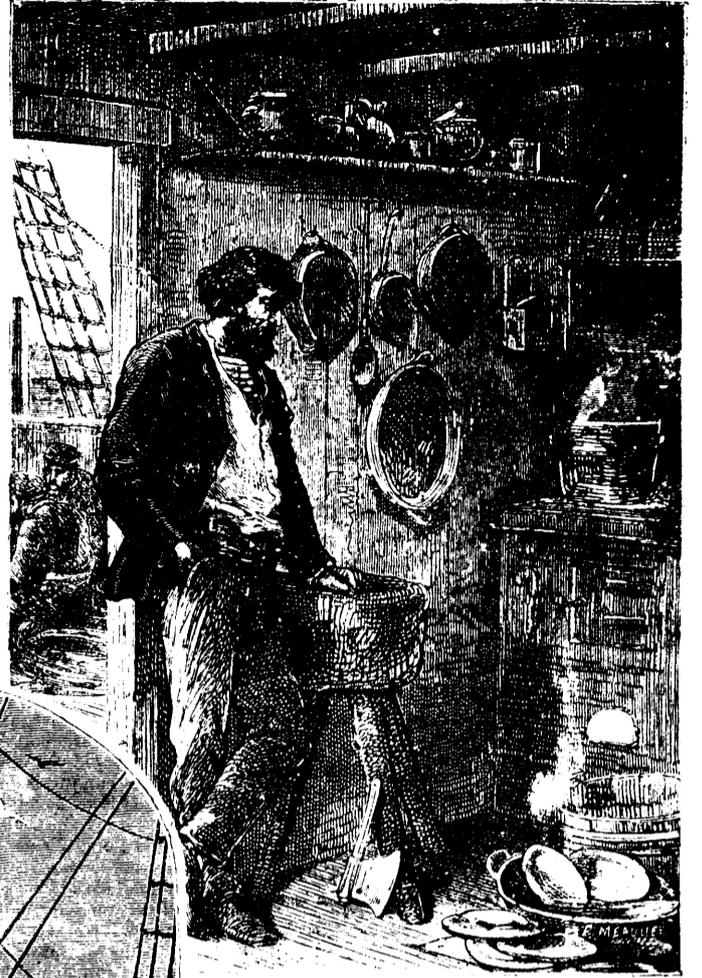
—Eh bien ! elle a eu tort, ajouta Sarah ; à sa place je les aurais mis en loterie pour une œuvre de bienfaisance.

Chaque fois qu'une grande artiste vient en Amérique, on crée une nouvelle série de cigares qui portent son nom. Les cigares Sarah Bernhardt à la mode en ce moment se vendent couramment 75 centimes.

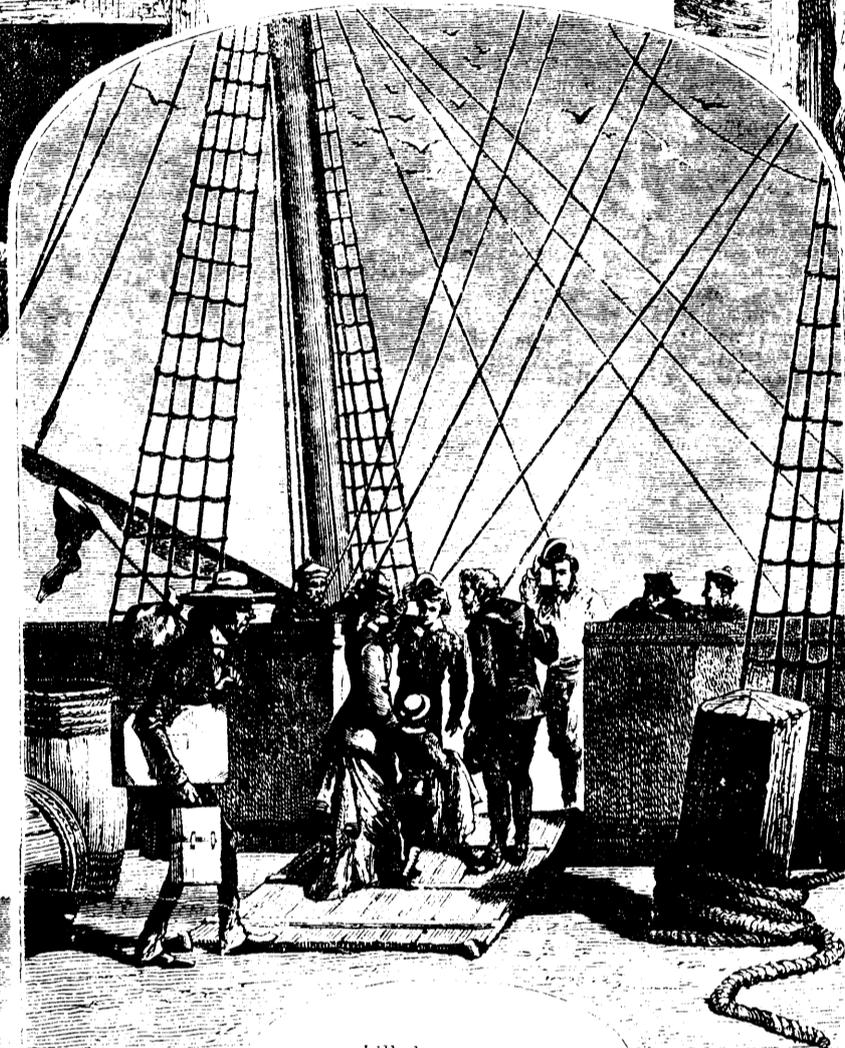
Les cigares Christine Nilsson ne se vendent plus que 50 centimes. Il est



A cette science il donnait toutes ses heures



C'était un homme taciturne



L'Embarquement



Dick et Jack étaient presque toujours ensemble



Le chien connaissait-il et reconnaissait-il donc le Maître-coq ?

vrai qu'il y a neuf ans que Mme Nilsson n'est venue ici.

Depuis son arrivée, et en dehors du théâtre, Mlle Sarah Bernhardt ne s'est montrée qu'une seule fois en public. Elle a assisté à une représentation de la *Comtesse de Somerville*, de Barrière, traduite pour la scène américaine, au théâtre du Park, que dirige M. Abbey; et elle a dû être satisfaite de l'accueil et des ovations qui lui ont été faits.

A son entrée dans l'avant-scène toute pavoisée de drapeaux français et américains, la salle entière s'est levée applaudissant frénétiquement. L'orchestre jouait la *Marseillaise*; Mlle Sarah Bernhardt saluait le public et paraissait très émue de ces marques de sympathie. L'actrice, chargée du rôle d'Alice, était miss Clara Morris, la plus célèbre tragédienne des Etats-Unis. Après avoir remercié le public des applaudissements qui lui étaient adressés, miss Clara Morris s'est tournée du côté de la loge de Sarah Bernhardt et s'est inclinée profondément devant la grande artiste française.

Sarah a dû s'échapper du théâtre par la sortie des artistes, afin d'éviter les ovations de plusieurs milliers de personnes qui l'attendaient dans les couloirs du théâtre et dans la rue.

Depuis lors, notre compatriote ne sort plus que pour aller aux répétitions. Du reste, le temps lui manque, car il lui faut recevoir les amis et surtout les étrangers qui tiennent à lui être présentés.

Hier c'étaient les délégués Alsaciens-Lorrains qui venaient, au nom de la Société l'Espérance, lui offrir une splendide corbeille de fleurs. Sarah les reçut dans le grand salon, et le président M. X. Birner, lui adressa ce petit speech :

Mademoiselle,

La Société chorale l'Espérance a délégué un comité dont je suis le président et l'interprète, pour vous souhaiter la bienvenue sur le sol d'Amérique.

Cette Société, composée d'Alsaciens-Lorrains, est fière du toast que vous avez porté : "A la France entière," au banquet de Copenhague. Elle admire en vous, non seulement la reine de l'art dramatique, mais encore le symbole vivant du patriotisme.

Nos vœux les plus ardents vous accompagneront toujours. Puissiez-vous en accepter l'hommage.

Sarah paraît se plaire beaucoup à New-York. Elle parle l'anglais avec une étonnante crânerie et ne paraît pas le moins du monde fatiguée du travail énorme des répétitions. Quelle étonnante énergie dans cette nature qui semble si frêle !

Mlle Sarah Bernhardt n'a eu jusqu'ici qu'un seul ennui : la douane et ses fameuses robes.

Les journaux avaient tant parlé de ces magnifiques toilettes que cette institution dont les revenus seuls suffiraient presque à subvenir à tous les frais du budget américain, n'a pas voulu laisser échapper une si belle occasion. Sarah a protesté en disant qu'en Angleterre, en Danemark, on ne lui avait fait payer aucun droit. Le chef de la douane a cru devoir en réitérer à Washington.

Il y eut conseil des ministres, et ces gentlemen, après avoir discuté pour la forme, tombèrent d'accord et télégraphièrent au chef de prendre le plus qu'il pourrait.

Mlle Sarah Bernhardt a dû payer 28,000 francs pour l'entrée de ses robes ! Elle maudit un peu les reporters qui ont éveillé l'attention des douaniers, mais elle en a pris son parti.

Mlle Marie Colombier, plus heureuse, n'a rien payé pour ses toilettes.

Toute la troupe française travaille avec un entrain admirable.

—Le public apprendra avec plaisir que la maison A. Pilon et Cie., a acheté des milliers de Bons d'Escompte de l'Assurance Financière pour être distribués à toutes ses pratiques d'ici à un mois. Pilon est donc fier d'annoncer que malgré que certains marchands disent dans les journaux qu'ils sont les seuls qui donnent des Bons d'Escompte, Pilon dit : Moi je me moque de cela, et ceux qui veulent avoir la preuve de cette assertion, n'ont qu'à se rendre au Grand Magasin, et là ils seront certains d'avoir des Bons de l'Assurance Financière. Il ne faut pas non plus oublier que Pilon accorde en argent comptant 5 cents par piastre de présent. Depuis deux mois, de grandes réductions ont été faites sur toutes les marchandises et on ne fait qu'un seul prix ; 847 et 649, Ste-Catherine.

# UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE BRICK-GOÛLETTE "PILGRIM"

Le 2 février 1873, le brick-goûlette *Pilgrim* se trouvait par 44° 57' de latitude sud, et par 165° 10' de longitude ouest du méridien de Greenwich.

Ce bâtiment, de quatre cent tonneaux, armé à San Francisco pour la grande pêche des mers australes, appartenait à James-W. Weldon, riche armateur californien, qui en avait confié, depuis plusieurs années, le commandement au capitaine Hull.

Le *Pilgrim* était l'un des plus petits, mais l'un des meilleures navires de cette flottille, que James-W. Weldon, envoyait, chaque saison, aussi bien au delà du détroit de Behring, jusqu'aux mers boréales, que sur les parages de la Tasmanie ou du cap Horn, jusqu'à l'Océan antarctique. Il marchait supérieurement. Son grément, très maniable, lui permettait de s'aventurer, avec peu d'hommes, en vue des impénétrables banquises de l'hémisphère austral. Le capitaine Hull savait se "débrouiller," comme disent les matelots, au milieu de ces glaces qui, pendant l'été, dérivent par le travers de la Nouvelle-Zélande ou du cap de Bonne-Espérance, sous une latitude beaucoup plus basse que celle qu'elles atteignent dans les mers septentrionales du globe. Il est vrai qu'il ne s'agissait là que d'ice-bergs de faible dimension, déjà usés par les chocs, rongés par les eaux chaudes, et dont le plus grand nombre va fondre dans le Pacifique ou l'Atlantique.

Sous les ordres du capitaine Hull, bon marin, et aussi l'un des plus habiles harponneurs de la flottille, se trouvait un équipage composé de cinq matelots et d'un novice. C'était peu pour cette pêche de la baleine, qui exige un personnel assez nombreux. Il faut du monde, aussi bien pour la manœuvre des embarcations d'attaque que pour le dépeçage des animaux capturés. Mais, à l'exemple de certains armateurs, James-W. Weldon trouvait beaucoup plus économique de n'embarquer à San-Francisco que le nombre de matelots nécessaires à la conduite du bâtiment. La Nouvelle-Zélande ne manquait point de harponneurs, marins de toute nationalité, déserteurs ou autres, qui cherchaient à se louer pour la saison et faisaient habilement le métier de pêcheurs. La période utile une fois achevée, on les payait, on les débarquait, et ils attendaient que les baleiniers de l'année suivante vinssent réclamer leurs services. Il y avait, à cette méthode, meilleur emploi de marins disponibles, et plus grand profit à retirer de leur coopération.

Ainsi avait-on agi à bord du *Pilgrim*.

Le brick-goûlette venait de faire sa saison sur la limite du cercle polaire antarctique. Mais il n'avait pas son plein de barils d'huile, de fanons bruts et de fanons coupés. A cette époque déjà, la pêche devenait difficile. Les cétacés, pourchassés à l'excès, se faisaient rares. La baleine franche, qui porte le nom de "Nord-caper" dans l'Océan boréal, et celui de "Sulphur-bolton" dans les mers du Sud, tendait à disparaître. Les pêcheurs avaient dû se rejeter sur le "fin-back" ou jubarte, gigantesque mammifère, dont les attaques ne sont pas sans danger.

C'est ce qu'avait fait le capitaine Hull pendant cette campagne, mais, à son prochain voyage, il comptait bien s'élever plus haut en latitude, et, s'il le fallait, aller jusqu'en vue de ces terres Clarie et Adélie, dont la découverte, contestée par l'Américain Wilkes, appartient définitivement à l'illustre commandant de l'*Astrolabe* et de la *Zélee*, au Français Dumont d'Urville.

En somme, la saison n'avait pas été heureuse pour le *Pilgrim*. Au commencement de janvier, c'est-à-dire vers le milieu de l'été austral, et bien que l'époque du retour ne fût pas encore venue pour les baleiniers, le capt. Hull avait été contraint d'abandonner les lieux de pêche. Son équipage de renfort, — un ramassis d'assez tristes sujets, — lui "chercha des raisons," comme on dit, et il dut songer à s'en séparer.

Le *Pilgrim* mit donc le cap au nord-ouest, sur les terres de la Nouvelle-Zélande, dont il eut connaissance le 19 janvier. Il arriva à Waitemata, port d'Auckland, situé au fond du golfe de Chouraki, sur la côte est de l'île septentrionale, et le débarqua les pêcheurs qui avaient été engagés pour la saison.

L'équipage n'était pas content. Il manquait au moins deux cents barils d'huile au chargement du *Pilgrim*. Jamais on n'avait fait plus mauvaise pêche. Le capt. Hull rentrait donc avec le désappointement d'un chasseur émérité, qui, pour la première fois, revient bredouille — ou à peu près. Son amour-propre, très surexcité, était en jeu, et il ne pardonnait pas à ces gueux dont l'insubordination avait compromis les résultats de sa campagne.

Ce fut en vain qu'on essaya de recruter à Auckland un nouvel équipage de pêche. Tous les marins disponibles étaient embarqués sur les

autres navires baleiniers. Il fallut donc renoncer à l'espoir de compléter le chargement du *Pilgrim*, et le capt. Hull se disposait à quitter définitivement Auckland, lorsqu'une demande de passage lui fut faite, à laquelle il ne pouvait refuser d'acquiescer.

Mrs. Weldon, femme de l'armateur du *Pilgrim*, son jeune fils Jack, âgé de cinq ans, et l'un de ses parents, qu'on appelait le cousin Bénédicte se trouvaient alors à Auckland. James-W. Weldon, que ses opérations de commerce obligeaient quelquefois à visiter la Nouvelle-Zélande, les y avait amenés tous trois, et comptait bien les reconduire à San-Francisco.

Mais, au moment où toute la famille allait partir, le petit Jack tomba assez grièvement malade, et son père, impérieusement réclamé par ses affaires, dut quitter Auckland, en y laissant sa femme, son fils et le cousin Bénédicte.

Trois mois s'étaient écoulés, — trois longs mois de séparation, qui furent extrêmement pénibles pour Mrs. Weldon. Cependant, son jeune enfant se rétablit, et elle était en mesure de pouvoir partir, lorsqu'on lui signala l'arrivée du *Pilgrim*.

Or, à cette époque, pour retourner à San-Francisco, Mrs. Weldon se trouvait dans la nécessité d'aller chercher en Australie l'un des bâtiments de la Compagnie transocéanique du "Golden Age," qui font le service de Melbourne à l'isthme de Panama par Papéiti. Puis, une fois rendue à Panama, il lui faudrait attendre le départ du steamer américain, qui établit une communication régulière entre l'isthme et la Californie. De là, des retards, des transbordements, toujours désagréables pour une femme et un enfant. Ce fut à ce moment que le *Pilgrim* vint en relâche à Auckland. Elle n'hésita pas et demanda au capt. Hull de la prendre à son bord pour la reconduire à San-Francisco, elle, son fils, le cousin Bénédicte et Nan, une vieille négresse qui la servait depuis son enfance. Trois mille lieues marines à faire sur un navire à voiles ! mais le bâtiment du capt. Hull était si proprement tenu, et la saison si belle encore des deux côtés de l'Equateur ! Le capitaine Hull accepta, et mit aussitôt sa propre chambre à la disposition de sa passagère. Il voulait que, pendant une traversée qui pouvait durer de quarante à cinquante jours, Mrs. Weldon fût installée aussi bien que possible à bord du baleinier.

Il y avait donc certains avantages pour madame Weldon à faire la traversée dans ces conditions. Le seul désavantage, c'était que ce traversée serait nécessairement allongée par suite de cette circonstance que le *Pilgrim* devait aller opérer son déchargement à Valparaiso, au Chili. Cela fait, il n'aurait plus qu'à remonter la côte américaine, avec des vents de terre qui rendent ces parages fort agréables.

Mrs. Weldon était, d'ailleurs, une femme courageuse, que la mer n'effrayait pas. Agée de trente ans alors, d'une santé robuste, ayant l'habitude des voyages de long-cours, pour avoir partagé avec son mari les fatigues de plusieurs traversées, elle ne redoutait pas les chances plus ou moins aléatoires d'embarquement à bord d'un navire de médiocre tonnage. Elle connaissait le capt. Hull pour un excellent marin, en qui James-W. Weldon avait toute confiance. Le *Pilgrim* était un bâtiment solide, bon marcheur, bien coté dans la flottille des baleiniers américains. L'occasion se présentait. Il fallait en profiter. Mrs. Weldon en profita.

Le cousin Bénédicte, — cela va sans dire, — devait l'accompagner.

Ce cousin était un brave homme, âgé de 50 ans environ. Mais, malgré sa cinquantaine, il n'eût pas été prudent de le laisser sortir seul. Long plutôt que grand, étroit plutôt que maigre, la figure osseuse, le crâne énorme et très chevelu, on reconnaissait dans toute son interminable personne un de ces dignes savants à lunettes d'or, êtres inoffensifs et bons, destinés à rester toute leur vie de grands enfants et à finir très vieux, comme des centenaires qui mourraient en nourrice.

"Cousin Bénédicte," — c'est ainsi qu'on l'appelait invariablement, même en dehors de la famille, et, en vérité, il était bien de ces bonnes gens qui ont l'air d'être les cousins nés de tout le monde, — cousin Bénédicte, toujours gêné de ses longs bras et de ses longues jambes, eût été absolument incapable de se tirer seul d'affaire, même dans les circonstances les plus ordinaires de la vie. Il n'était pas gênant, oh ! non, mais plutôt embarrassant pour les autres et embarrassé pour lui-même. Facile à vivre, d'ailleurs, s'accommodant de tout, oubliant de boire ou de manger, si on ne lui apportait pas à manger ou à boire, insensible au froid comme au chaud, il semblait moins appartenir au règne animal qu'au règne végétal. Qu'on se figure un arbre bien inutile, sans fruits et presque sans feuilles, incapable de nourrir ou d'abriter, mais qui aurait un bon cœur.

Tel était cousin Bénédicte. Il eût bien volon-

tier rendu service aux gens, si, disait M. Prudhomme, il eût été capable d'en rendre !

Enfin, on l'aimait pour sa faiblesse même. Mrs. Weldon le regardait comme son enfant, — un grand frère aimé de son petit Jack.

Il convient d'ajouter ici que cousin Bénédicte n'était, cependant, ni désœuvré ni inoccupé. C'était, au contraire, un travailleur. Son unique passion, l'histoire naturelle, l'absorbait tout entier.

Dire "l'histoire naturelle," c'est beaucoup dire.

On sait que les diverses parties dont se compose cette science sont la zoologie, la botanique, la minéralogie et la géologie.

Or, cousin Bénédicte n'était, à aucun degré, ni botaniste, ni minéralogiste, ni géologue.

Était-il donc un zoologiste dans l'entière acception du mot, quelque chose comme une sorte de Cuvier du Nouveau-Monde, décomposant l'animal par l'analyse ou le recomposant par la synthèse, un de ces profonds connaisseurs, versés dans l'étude des quatre types auxquels la science moderne rapporte toute l'animalité, vertébrés, mollusques, articulés et rayonnés ? De ces quatre divisions, le naïf mais studieux savant avait-il observé les diverses classes et fouillé les ordres, les familles, les tribus, les genres, les espèces, les variétés qui les distinguent ?

Non.

Cousin Bénédicte s'était-il livré à l'étude des vertébrés, mammifères, oiseaux, reptiles et poissons ?

Point.

Étaient-ce les mollusques, depuis les céphalopodes jusqu'aux bryozoaires, qui avaient eu sa préférence, et la malacologie n'avait-elle plus de secrets pour lui ?

Pas davantage.

C'étaient donc les rayonnés, échinodermes, acalèphes, polypes, entozoaires, spongiaires et infusoires, sur lesquels il avait si longtemps brûlé l'huile de sa lampe de travail ?

Il faut bien avouer que ce n'étaient pas les rayonnés.

Or, comme il ne reste plus à citer en zoologie que la division des articulés, il va de soi que c'est sur cette division que s'était exercée l'unique passion du cousin Bénédicte.

Où, et encore convient-il de préciser.

L'embranchement des articulés compte six classes : les insectes, les myriapodes, les arachnides, les crustacés, les cirripodes, les annélides.

Or, cousin Bénédicte, scientifiquement parlant, n'eût pas su distinguer un ver de terre d'une saignée médicale, un perce-pied d'un gland de mer, une araignée domestique d'un faux scorpion, une crevette d'une rampe, un tulle d'un scolopendre.

Mais alors qu'était cousin Bénédicte ?

Un simple entomologiste, rien de plus.

A cela, on répondra sans doute que, dans son acception étymologique, l'entomologie est la partie des sciences naturelles qui comprend tous les articulés. C'est vrai, d'une façon générale ; mais la coutume s'est établie de ne donner à ce mot qu'un sens restreint. On ne l'applique donc qu'à l'étude proprement dite des insectes, c'est-à-dire "tous les animaux articulés dont le corps, composé d'anneaux placés bout à bout, forme trois segments distincts, qui possèdent trois paires de pattes, ce qui leur a valu le nom d'hexapodes."

Or, comme cousin Bénédicte s'était restreint à l'étude des articulés de cette classe, il n'était qu'un simple entomologiste.

Mais, qu'on ne se y trompe pas ! Dans cette classe des insectes, on ne compte pas moins de dix ordres : les orthoptères, les névroptères, les hyménoptères, les lépidoptères, les hémiptères, les coléoptères, les diptères, les rhipiptères, les parasites et les thysanoures. Or, dans certains de ces ordres, les coléoptères, par exemple, on a reconnu trente mille espèces et soixante mille dans les diptères, les sujets d'étude ne manquent donc pas, et on conviendra qu'il y a là de quoi occuper un homme seul.

Ainsi, la vie du cousin Bénédicte était entièrement et uniquement consacrée à l'entomologie.

A CETTE SCIENCE, IL DONNAIT TOUTES SES HEURES, — toutes sans exception, même les heures du sommeil, puisqu'il rêvait invariablement "hexapodes." Ce qu'il portait d'épingles piquées aux manches et au collet de son habit, au fond de son chapeau et aux parements de son gilet, ne saurait se compter. Lorsque le cousin Bénédicte revenait de quelque scientifique promenade, son précieux couvre-chef, particulièrement, n'était plus qu'une boîte d'histoire naturelle, étant hérissé intérieurement et extérieurement d'insectes transparents.

Et maintenant, tout aura été dit sur cet original, lorsqu'on saura que c'était par passion entomologique qu'il avait accompagné Mr. et Mrs. Weldon à la Nouvelle-Zélande. Là, sa collection s'était enrichie de quelques sujets rares, et on comprendra qu'il eût hâte de revenir les classer dans les casiers de son cabinet de San-Francisco.

Donc, puisque Mrs. Weldon et son enfant retournaient en Amérique par le *Pilgrim*, rien de plus naturel que cousin Bénédicte les accompagnât pendant cette traversée.

Mais ce n'était pas sur lui que Mrs. Weldon comptait si elle se trouvait jamais dans quelque situation critique. Très-heureusement, il ne s'agissait que d'un voyage facile à exécuter pendant la belle saison, et à bord d'un bâtiment dont le capitaine méritait toute sa confiance.

Pendant les trois jours de relâche du *Pilgrim* à Waitemata, Mrs. Weldon fit ses préparatifs, en grande hâte, car elle ne voulait pas retarder le départ du brick-goûlette. Les domestiques indigènes qui la servaient à son habitation d'Au-

ckland furent congédiés, et, le 12 janvier, elle s'embarqua à bord du *Pilgrim*, n'emmenant que son fils Jack, le cousin Bénédicte et Nan, sa vieille négresse.

Le cousin Bénédicte emportait dans une boîte spéciale toute sa collection d'insectes. Dans cette collection figuraient entre autres, quelques échantillons de ces nouveaux staphylinus, sortes de coléoptères carnassiers, dont les yeux sont placés au-dessus de la tête, et qui jusqu'alors semblaient être particuliers à la Nouvelle-Calédonie. On lui avait bien recommandé une certaine araignée venimeuse, le "katipo" des Maoris, dont la morsure est souvent mortelle pour les indigènes. Mais une araignée n'appartient pas à l'ordre des insectes proprement dits, elle a sa place dans celui des arachnides, et, par suite, était sans prix aux yeux du cousin Bénédicte. Aussi l'avait-il dédaignée, et le plus beau joyau de sa collection était-il un remarquable staphylin néo-zélandais.

Il va sans dire que cousin Bénédicte, en payant une forte prime, avait fait assurer sa cargaison, qui lui semblait bien autrement précieuse que tout le chargement d'huile et de fanons arrimé dans la cale du *Pilgrim*.

Au moment de l'appareillage, lorsque Mrs. Weldon et ses compagnons de voyage se trouvèrent sur le pont du brick-goëlette, le capitaine Hull s'approcha de sa passagère.

"Il est bien entendu, mistress Weldon, lui dit-il, que si vous prenez passage à bord du *Pilgrim*, c'est sous votre propre responsabilité.

— Pourquoi me faites-vous cette observation, monsieur Hull ? demanda Mrs. Weldon.

— Parce que je n'ai pas reçu d'ordre de votre mari à cet égard, et qu'à tout prendre un brick-goëlette ne peut vous offrir les garanties de bonne traversée d'un paquebot spécialement destiné au transport des voyageurs.

— Si mon mari était ici, répondit Mrs. Weldon, pensez-vous, monsieur Hull, qu'il hésiterait à s'embarquer sur le *Pilgrim*, en compagnie de sa femme et de son enfant ?

— Non, mistress Weldon, il n'hésiterait pas, dit le capitaine Hull, non, certes ! pas plus que je n'hésiterais moi-même ! Le *Pilgrim* est un bon navire, après tout, bien qu'il n'ait fait qu'une triste campagne de pêche, et j'en suis sûr, autant qu'un marin peut l'être du bâtiment qu'il commande depuis plusieurs années. Ce que j'en dis, mistress Weldon, c'est pour mettre ma responsabilité à couvert, et pour vous répéter que vous ne trouverez pas à bord le confort auquel vous êtes habituée.

— Puisque ce n'est qu'une question de confort, monsieur Hull, répondit Mrs. Weldon, cela ne saurait m'arrêter. Je ne suis pas de ces passagères difficiles, qui se plaignent incessamment de l'étroitesse des cabines ou de l'insuffisance de la table."

Puis, Mrs. Weldon, après avoir regardé pendant quelques instants son petit Jack, dont elle tenait la main :

"Partons, M. Hull !" dit-elle.

Les ordres furent donnés d'appareiller aussitôt, les voiles s'orientèrent, et le *Pilgrim*, manœuvrant de manière à dégorger par le plus court, mit le cap sur la côte américaine.

Mais, trois jours après son départ, le brick-goëlette, contrarié par de fortes brises de l'est, fut obligé de prendre à bâbord amures pour s'élever dans le vent.

Aussi, à la date du 2 février, le capitaine Hull se trouvait-il encore par une latitude plus haute qu'il n'aurait voulu, et dans la situation d'un marin qui chercherait plutôt à doubler le cap Horn qu'à rallier par le plus court le nouveau continent.

## CHAPITRE II

### DICK SAND

Cependant, la mer était belle, et, sauf les retards, la navigation s'opérait dans des conditions très supportables.

Mrs. Weldon avait été installée à bord du *Pilgrim* aussi confortablement que possible. Ni dunette, ni rouffe n'occupaient l'arrière du pont. Aucune cabine de poupe n'avait donc pu recevoir la passagère. Elle dut se contenter de la chambre du capitaine Hull, située sur l'arrière, et qui constituait son modeste logement de marin. Et encore avait-il fallu que le capitaine insistât pour la lui faire accepter. Là, dans cet étroit logement, s'était installée Mrs. Weldon, avec son enfant et la vieille Nan. C'est là qu'elle prenait ses repas, en compagnie du capitaine et du cousin Bénédicte, pour lequel on avait établi une sorte de chambre en abord.

Quant au commandant du *Pilgrim*, il s'était casé dans une cabine du poste de l'équipage, cabine qui eût été occupée par le second, s'il y avait eu un second à bord. Mais le brick-goëlette naviguait, on le sait, dans des conditions qui avaient permis d'économiser les services d'un second officier.

Le bonhomme du *Pilgrim*, bons et solides marins, se montraient très-unis par la communauté d'idées et d'habitudes. Cette saison de pêche était la quatrième qu'ils faisaient ensemble. Tous Américains de l'Ouest, ils se connaissaient de longue date, et appartenaient au même littoral de l'Etat de Californie.

Ces braves gens se montraient fort prévenants envers Mrs. Weldon, la femme de leur armateur, pour lequel ils professaient un dévouement sans bornes. Il faut dire que, largement intéressés dans les bénéfices du navire, ils avaient navigué jusqu'alors avec grand profit. Si, en raison de leur petit nombre, ils ne s'éparpillaient pas à la peine, c'est que tout travail accroissait leurs avantages dans le règlement des

comptes qui terminait chaque saison. Cette fois, il est vrai, le profit serait presque nul, et cela les faisait justement maugréer contre ces coquins de la Nouvelle-Zélande.

Un homme à bord, seul, entre tous, n'était pas d'origine américaine. Portugais de naissance, mais parlant l'anglais couramment, il se nommait Negro, et remplissait les modestes fonctions de cuisinier du brick-goëlette.

Le cuisinier du *Pilgrim* ayant déserté à Auckland, ce Negro, alors sans emploi, s'était offert pour le remplacer. C'ÉTAIT UN HOMME TACITURNE, très peu communicatif, qui se tenait à l'écart, mais faisait convenablement son métier. En l'engageant, le capitaine Hull semblait avoir en la main assez heureuse, et, depuis son embarquement, le maître-coq n'avait mérité aucun reproche.

Cependant, le capitaine Hull regrettait de ne pas avoir eu le temps de se renseigner suffisamment sur son passé, sa figure, ou plutôt son regard, ne lui allait qu'à moitié, et quand il s'agit de faire entrer un inconnu dans la vie du bord, si restreinte, si intime, on ne devait rien négliger pour s'assurer de ses antécédents.

Negro pouvait avoir quarante ans. Maigre, nerveux, de taille moyenne, très brun de poil, un peu basané de peau, il devait être robuste. Avait-il reçu quelque instruction ? Oui, cela se voyait à certaines observations qui lui échappaient quelquefois. D'ailleurs, il ne parlait jamais de son passé, il ne disait mot de sa famille. D'où il venait, où il avait vécu, on ne pouvait le deviner. Quel serait son avenir ? on ne le savait pas davantage. Il annonçait seulement l'intention de débarquer à Valparaiso. C'était certainement un homme singulier. En tout cas, il ne paraissait pas qu'il fût marin. Il semblait même être plus étranger aux choses de la marine que ne l'est un maître-coq, dont une partie de l'existence s'est passée sur mer.

Cependant, quant à être incommodé par le roulis ou le tangage du navire, comme des gens qui n'ont jamais navigué, il ne l'était aucunement c'est quelque chose pour un cuisinier de bord.

En somme, on le voyait peu. Pendant le jour, il demeurait le plus ordinairement confiné dans son étroite cuisine, devant le fourneau de fonte qui en occupait la plus grande place. La nuit venue, le fourneau éteint, Negro regagnait la "cabane," qui lui était réservée au fond du poste de l'équipage. Puis, il se couchait aussitôt et s'endormait.

Il a été dit ci-dessus que l'équipage du *Pilgrim* se composait de cinq matelots et d'un novice.

Ce jeune novice, âgé de quinze ans, était enfant de père et mère inconnus. Ce pauvre être, abandonné dès sa naissance, avait été recueilli par la charité publique et élevé par elle.

Dick Sand, — ainsi se nommait-il — devait être originaire de l'Etat de New-York, et sans doute de la capitale de cet Etat.

Si le nom de Dick, — abrégé de celui de Richard, — avait été donné au petit orphelin, c'est que ce nom était celui du charitable passant qui l'avait recueilli, deux ou trois heures après sa naissance. Quand au nom de Sand, il lui fut attribué en souvenir de l'endroit où il avait été trouvé, c'est-à-dire sur cette pointe de Sandy-Hook (\*) qui forme l'entrée du port de New-York, à l'embouchure de l'Hudson.

Dick Sand, lorsqu'il aurait atteint toute sa croissance, ne devait pas dépasser la taille moyenne, mais il était fortement constitué. On ne pouvait douter qu'il ne fût d'origine anglo-saxonne. Il était brun, cependant, avec des yeux bleus dont le cristallin brillait d'un feu ardent. Son métier de marin l'avait déjà convenablement préparé aux luttes de la vie. Sa physiologie intelligente respirait l'énergie. Ce n'était pas celle d'un audacieux, c'était celle d'un "oseur." Souvent on cite ces trois mots d'un vers inachevé de Virgile :

Audaces fortuna juvat . . .

mais on les cite incorrectement. Le poète a dit :

Audentes fortuna juvat . . .

C'est aux oseurs, non aux audacieux, que sourit presque toujours la fortune. L'audacieux peut être irréfléchi. L'oseur pense d'abord, agit ensuite. Là est la nuance.

Dick Sand était *audens*. A quinze ans, il savait déjà prendre un parti, et exécuter jusqu'au bout ce qu'avait décidé son esprit résolu. Son air, à la fois vif et sérieux, attirait l'attention. Il ne se dissipait pas en paroles ou en gestes, comme le font ordinairement les garçons de son âge. De bonne heure, à une époque de la vie où ne discute guère les problèmes de l'existence, il avait envisagé en face sa condition misérable, et il s'était promis de "se faire" lui-même.

Et il s'était fait, — étant déjà presque un homme à l'âge où d'autres ne sont encore que des enfants.

En même temps, très lesté, très habile à tous les exercices physiques, Dick Sand était un de ces êtres privilégiés, dont on peut dire qu'ils sont nés avec deux pieds gauches et deux mains droites. De cette façon, ils font tout de la bonne main et partent toujours du bon pied.

La charité publique, on l'a dit, avait élevé le petit orphelin. Il avait été mis d'abord dans une de ces maisons d'enfants, où il y a toujours, en Amérique, une place pour les petits abandonnés. Puis, à quatre ans, Dick apprenait à lire, à écrire, à compter dans une de ces écoles de l'Etat de New-York, que les souscriptions charitables entretenaient si généreusement.

(\*) "Sand" signifie "sable" en anglais.

A huit ans, le goût de la mer, que Dick avait de naissance, le faisait embarquer comme mousse sur un long-courrier des mers du Sud. Là, il apprenait le métier de marin, et comme on doit l'apprendre, dès le plus bas âge. Peu à peu, il s'instruisait sous la direction d'officiers qui s'intéressaient à ce petit bonhomme. Aussi, le mousse ne devait-il pas tarder à devenir novice, en attendant mieux, sans doute. L'enfant qui comprend, dès le début, que le travail est la loi de vie, celui qui sait, de bonne heure, que son pain ne se gagne qu'à la sueur de son front, — précepte de la Bible qui est la règle de l'humanité, — celui-là est probablement prédestiné aux grandes choses, car il aura un jour, avec la volonté, la force de les accomplir.

Ce fut lorsqu'il était mousse à bord d'un navire de commerce, que Dick Sand fut remarqué par le capt. Hull. Ce brave marin prit aussitôt en amitié ce brave et jeune garçon, et il le fit connaître plus tard à son armateur James-W. Weldon. Celui-ci ressentit un vif intérêt pour cet orphelin, dont il compléta l'éducation à San-Francisco, et il le fit élever dans la religion catholique, à laquelle sa famille appartenait.

Pendant le cours de ses études, Dick Sand se passionna plus particulièrement pour la géographie, pour les voyages, en attendant qu'il eût l'âge d'apprendre la partie des mathématiques qui se rapporte à la navigation. Puis, à cette portion théorique de son instruction, il ne négligea point de joindre la pratique. Ce fut comme novice qu'il put s'embarquer pour la première fois sur le *Pilgrim*. Un bon marin doit connaître la grande pêche aussi bien que la grande navigation. C'est une bonne préparation à toutes les éventualités que comporte la carrière maritime. D'ailleurs, Dick Sand partait sur un navire de James-W. Weldon, son bienfaiteur, commandé par son protecteur, le capt. Hull. Il se trouvait donc dans les conditions les plus favorables.

Dire jusqu'où son dévouement aurait été pour la famille Weldon, à laquelle il devait tout, cela est superflu. Mieux vaut laisser parler les faits. Mais on comprendra combien le jeune novice fut heureux, lorsqu'il apprit que Mrs. Weldon allait prendre passage à bord du *Pilgrim*. Mrs. Weldon, pendant quelques années, avait été une mère pour lui, et, en Jack, il voyait un petit frère, tout en tenant compte de sa situation vis-à-vis du fils du riche armateur. Mais, — ses protecteurs le savaient bien, — ce bon grain qu'ils avaient semé était tombé dans une terre généreuse. Sous la sève de son sang, le cœur de l'orphelin se gonflait de reconnaissance, et, s'il fallait donner un jour sa vie pour ceux qui lui avaient appris à s'instruire et à aimer Dieu, le jeune novice n'hésiterait pas à le faire. En somme, n'avoir que quinze ans, mais agir et penser comme à trente, c'était tout Dick Sand.

Mrs. Weldon savait ce que valait son protégé. Elle pouvait sans aucune inquiétude lui confier le petit Jack. Dick Sand chérissait cet enfant, qui, se sentant aimé de ce "grand frère," le recherchait. Pendant ces longues heures de loisir qui sont fréquentes dans une traversée, lorsque le mer est belle, quand les voiles bien établies n'exigent aucune manœuvre, DICK ET JACK ÉTAIENT PRESQUE TOUJOURS ENSEMBLE. Le jeune novice montrait au petit garçon tout ce qui, dans son métier, pouvait lui paraître amusant. C'était sans crainte que Mrs. Weldon voyait Jack, en compagnie de Dick Sand, s'élever sur les haubans, grimper à la hune du mât de misaine ou aux barres du mât de perroquet, et redescendre comme une flèche le long des galubans. Dick Sand le précédait ou le suivait toujours, prêt à le soutenir et à le retenir, si ses bras de cinq ans faiblissaient pendant ces exercices. Tout cela profitait au petit Jack, que la maladie avait pâli quelque peu ; mais les couleurs lui revenaient vite à bord du "Pilgrim," grâce à cette gymnastique quotidienne et aux fortifiantes brises de la mer.

Les choses allaient donc ainsi. La traversée s'accomplissait dans ces conditions, et, n'eût été le temps peu favorable, ni le passager, ni l'équipage du "Pilgrim" n'aurait eu à se plaindre.

Cependant, cette persistance des vents d'est ne laissait pas de préoccuper le capitaine Hull. Il ne parvenait pas à mettre le navire en bonne route. Plus tard, près du tropique du Capricorne, il craignait de trouver des calmes qui le contrariaient encore, sans parler du courant équatorial, qui le rejetterait irrésistiblement dans l'ouest. Il s'inquiétait donc, pour Mrs. Weldon surtout, de retarder dont ils n'étaient cependant pas responsables. Aussi, s'il rencontrait sur sa route quelque transatlantique faisant route vers l'Amérique, pensait-il déjà à conseiller à sa passagère de s'y embarquer. Malheureusement, il était retenu dans des latitudes trop élevées pour croiser un steamer courant vers Panama, et, à cette époque, d'ailleurs, les communications à travers le Pacifique entre l'Australie et le Nouveau-Monde n'étaient pas aussi fréquentes qu'elles le sont devenues depuis.

Il fallait donc laisser aller les choses à la grâce de Dieu, et il semblait que rien ne dût troubler cette traversée monotone, lorsqu'un premier incident se produisit, précisément dans cette journée du 2 février, sur la latitude et la longitude indiquées au commencement de cette histoire.

Dick Sand et Jack, vers neuf heures du matin, par un temps très clair, s'étaient installés sur les barres du mât de perroquet. De là, ils dominaient tout le navire et une portion de l'Océan dans un large rayon. En arrière, le périmètre de l'horizon n'était coupé à leurs yeux que par le grand mât, portant brigantine et flèche. Ce phare leur cachait une partie de la mer et du ciel. En avant, ils voyaient s'allonger sur les flots le beaupré, avec ses trois focs, qui, bordés

au plus près, se tendaient comme trois grande ailes inégales. Au-dessous s'arrondissait la mi-saine, et au-dessus, le petit hunier et le petit perroquet, dont la ralingue tremblotait sous l'échappée de la brise. Le brick-goëlette courait doc à bâbord amures et serrait le vent le plus possible.

Dick Sand expliquait à Jack comment le *Pilgrim*, bien lesté, bien équilibré dans toutes ses parties, ne pouvait pas chavirer, bien qu'il donnât une bande assez forte sur tribord, lorsqu'il le petit garçon l'interrompit.

"Qu'ai-je donc vu là ? dit-il.

— Vous voyez quelque chose, Jack ? demanda Dick Sand, qui se dressa tout debout sur les barres.

— Oui, là !" répondit le petit Jack, en montrant un point de la mer, dans cet intervalle que les états de grand foc et de clin-foc laissaient libre.

Dick Sand regarda attentivement le point indiqué, et aussitôt, d'une voix forte, il cria :

"Une épave, au vent à nous, par tribord de vant !"

(La suite au prochain numéro.)

## LES FEMMES BONNES

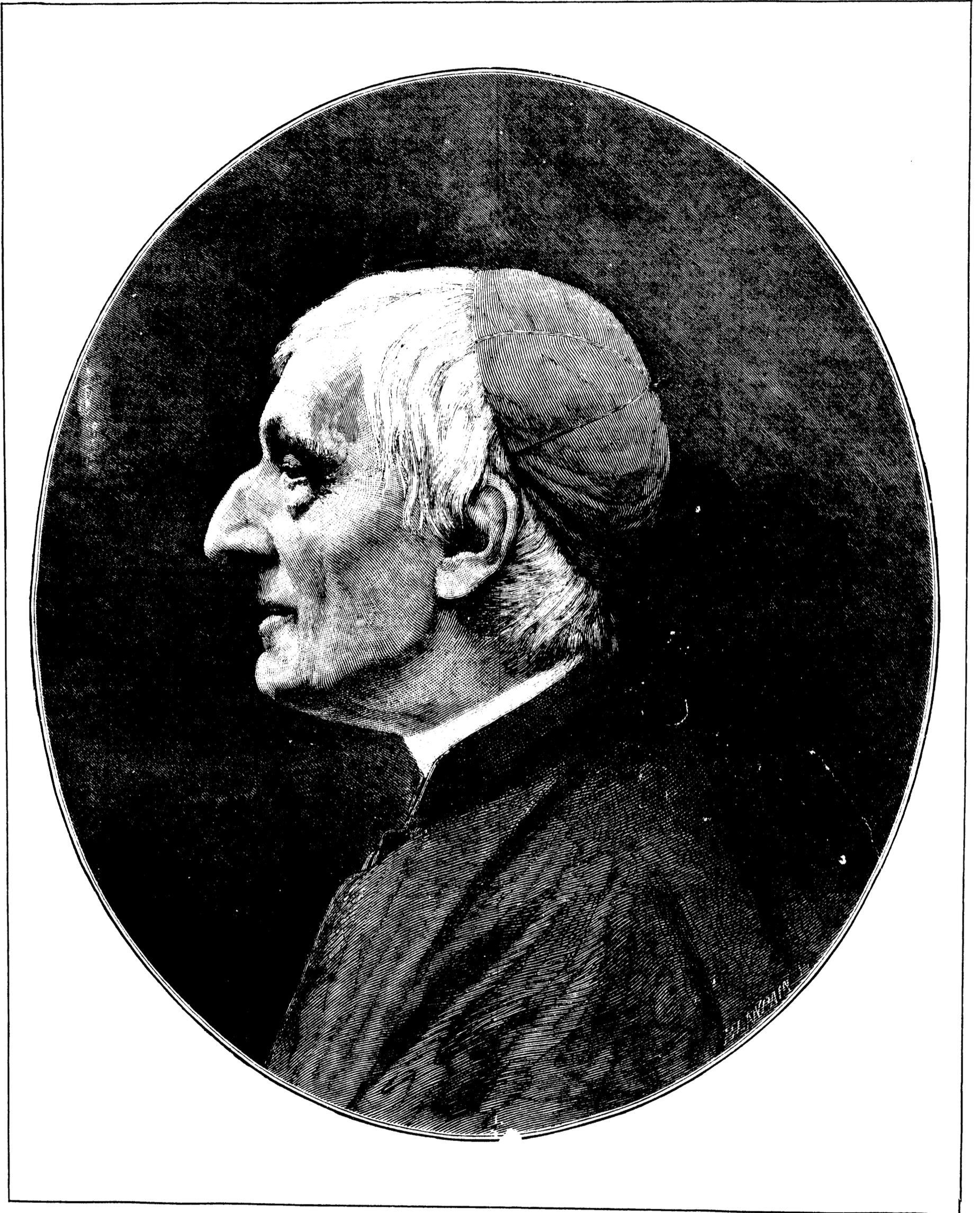
Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'une femme, c'est de dire qu'elle est bonne. Les femmes qui se gagnent l'admiration, l'amour et le respect de tout le monde, sont celles qui sont bonnes. On peut admirer une femme de talent, de grâces brillantes ; on peut passer avec elle des heures délicieuses, mais si à toutes ces qualités elle ne joint la bonté, un sage n'aimera pas à passer sa vie avec elle. Nous admirons les femmes à qui la nature a donné la beauté, ses perfections physiques nous charment, mais sans bonté chez celle qui possède tous ces avantages, le charme ne dure guère. La bonté seule gagne aux femmes notre foi entière et tout l'amour de notre cœur. L'influence des femmes, qui est immense, est aussi forte pour le mal que pour le bien. La femme peut rendre heureux ou malheureux bien des gens. Elle peut construire et détruire.

Le pouvoir dont disposent les femmes bonnes ne s'exerce jamais pour le mal ; elle ne s'attache qu'à faire le bonheur de ceux qui l'entourent. Aucun homme, à moins qu'il ne le veuille, ne peut-être malheureux avec une femme bonne. S'il est pauvre, aucune extravagance qui augmente sa pauvreté n'est à craindre de la part de sa femme. S'il subit des déceptions ou des pertes, s'il fait des erreurs, les reproches n'augmentent pas ses embarras. Quelle que soit la voie qu'il ait entreprise de suivre, elle sera toujours à son côté prête à le secourir et à l'encourager si la route est rude à parcourir. D'autres femmes peuvent être plus belles, plus élégantes, plus accomplies qu'elle, mais aucune ne peut être plus fidèle, plus sincère et plus tendre ; aucune ne peut rendre son intérieur plus agréable et plus heureux ; elle est la meilleure, la plus franche amie de son époux. Les enfants d'une telle femme ne sont jamais négligés ; leur éducation est bien faite, et ils n'apprennent jamais le mal qu'ils doivent ignorer.

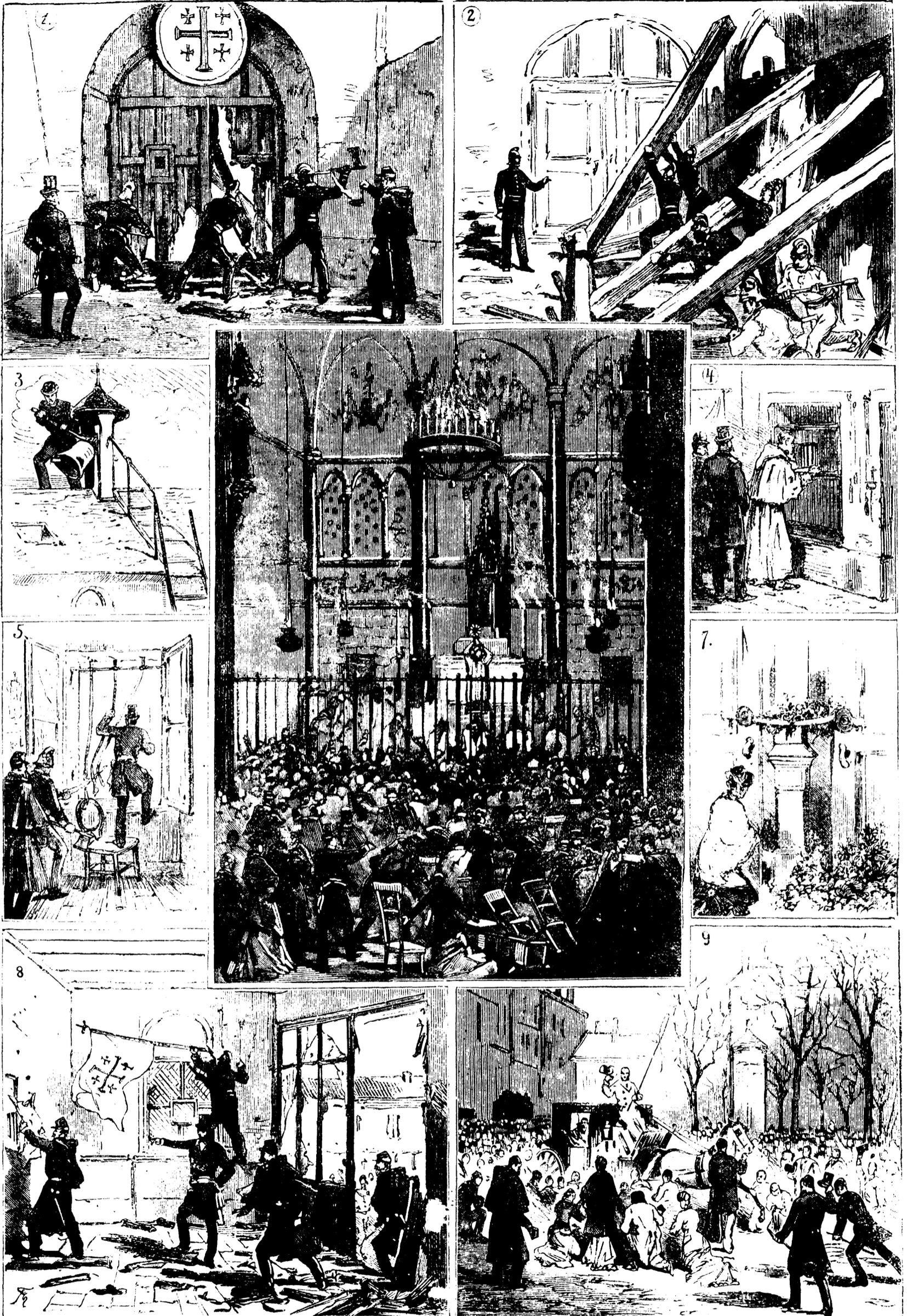
## TRAVAIL DES MACHINES A VAPEUR

C'est en 1789 que fut installée en France la première machine à vapeur. Pendant la révolution et le premier Empire, les progrès de l'industrie furent presque nuls ; ce ne fut que vers 1824 que se fondèrent nos grands ateliers pour la construction des machines à vapeur. En 1852, nous possédions 6,000 machines fixes, représentant une force de 75,000 chevaux-vapeur ; en 1863, le nombre des machines était de 22,500, soit 613,000 chevaux-vapeur. Cette force est maintenant de 19 millions et demi chevaux-vapeur, ce qui égale celle de 31 millions d'hommes. Si l'on voulait se passer aujourd'hui de ces machines à vapeur, on ne trouverait ni assez d'hommes ni assez de chevaux pour les remplacer, et si on les trouvait, on ne trouverait ni assez de blé, ni assez de foin pour les nourrir.

— Les succès financiers des représentations de Sarah Bernhardt, à New-York, a dépassé même les espérances des directeurs. La recette des quatre semaines pendant lesquelles elle a joué, s'élève à \$98,942, soit une moyenne de \$3,957 par soir.



CARDINAL NEWMAN



Chez les Franciscains de la Terre Sainte. — 1. Les pompiers brisant la porte du parloir. — 2. Déblayage de la porte — 5. Le commissaire pénétrant dans le couvent. — 7. Les scelles sur la porte de la chapelle. — 8. La police retirant les affiches et le drapeau du Saint-Sépulchre. — Chez les Capucins. — 3. Le tocsin. — 4. Le R. P. Provincial parlementant avec les agents, — 6. Les fidèles expulsés de la chapelle. — 9. Ovation faite au R. P. Stanislas, place Saint-Sulpice.

EXPULSION DES DOMINICAINS

# LE CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

V

LE DÉSERT

(Suite)

Pardoes échangea à voix basse quelques paroles courtoises avec le matelot. Celui-ci parut se rendre, marcha vers le gentilhomme et dit :

— Ecoute, baron, je ne veux pas mettre mes amis en danger de mort. Pour te satisfaire, je reconnais que j'ai eu tort, et je te demande pardon de mes paroles légères.

Le gentilhomme regarda cette réparation d'honneur forcée comme une raillerie outrageante ; l'expression de son visage était si méprisante, que l'Ostendais recommença à murmurer et serra son couteau dans son poing crispé. Mais Victor prit la main du baron et s'efforça de le calmer par des témoignages d'estime et d'amitié ; Donat se joignit à lui, et tous deux le supplèrent si longtemps, que, vaincu enfin, il dit :

— Soit ! n'en parlons plus. Cet homme grossier ne m'insultera plus....

— En avant donc, mes amis ! cria le Bruxellois.

— Je reste ici, dit le baron, en s'asseyant par terre.

— Ah ça ! deviens-tu fou ! grommela Pardoes.

— Non répondit-il, je suis à bout de forces ; mes pieds ne sont plus qu'une plaie : je dois me reposer.

— Vous pouvez continuer votre chemin, messieurs ; il m'est égal de mourir par la main des sauvages californiens, ou de succomber comme une bête de somme sous un fardeau que je ne puis porter plus longtemps.

Il ôta un de ses souliers, le sang coulait réellement de son pied.

— Eh bien, reste là ! grommela Pardoes courroucé.

— Je ne pars pas d'ici sans notre compagnon ! dit Victor, qui avait compassion de l'état du gentilhomme. Ainsi, si toi ou moi, ou un autre tombait malade, ou ne pouvait plus marcher, nous l'abandonnerions et nous le livrerions à une mort certaine, comme des hommes sans âmes ?

— Je ne pars pas non plus ! s'écria Donat.

— Nous resterons donc ici à quatre, dit à son tour Jean Creps.

— Eh bien, reposons-nous un peu, murmura le Bruxellois très mécontent. Avant de venir en Californie, on devrait bien savoir si on a des jambes à l'épreuve du voyage....

— Puisque cela va ainsi, interrompit Donat, je ne porte plus la claie ! Hier soir, nous avons décidé que chacun de nous ne la porterait que pendant une demi-journée ; le tour de monsieur Roozeman est passé. Je n'aurais pas rappelé cela ; car Dieu m'a créé avec de bonnes jambes et de larges épaules ; mais chacun pour soi, c'est la règle que vous suivez. Le matelot n'a qu'à prendre la claie ; pour ce qui me regarde, je porterai le bagage du baron, alors il pourra probablement nous suivre.

Pendant que Donat parlait ainsi, Victor était occupé à laver le pied du gentilhomme et à l'envelopper d'un morceau de linge.

Enfin, le baron déclara que grâce au secours de ses bienveillants amis, il espérait pouvoir poursuivre sa route. Tous reprirent leur sacs et s'avancèrent dans le désert.

— Voilà ce que c'est que de manger de la viande d'ours, dit Donat en marchant à côté de son ami Roozeman. Ce n'est pas encore fin, je parie qu'avant une demi-heure, Creps et Pardoes seront en face l'un de l'autre avec le pistolet à la main. Lorsque nous avons déclaré que nous voulions rester avec le baron, j'ai vu que Pardoes prenait son couteau et que ses yeux commençaient à flamboyer.

— Non, mon ami Kwik, tu te trompes, répondit Victor. L'affaire est simple : le baron souffrait beaucoup et le matelot se moquait cruellement de ses douleurs.... Mais qu'aperçois-tu, Donat, que tu regardes continuellement autour de toi ?

— Je n'aperçois heureusement rien. Dites, M. Roozeman, croyez-vous que c'étaient des sauvages que nous avons vu passer là-bas ?

— Certainement, c'étaient des sauvages.

— Aie ! aie ! il me semble que je les sens déjà occupés à m'écorcher la tête ?

— Bah ! Donat, ils ne nous ont pas vus : d'ailleurs, pour venir à nous du sein de ces montagnes lointaines, il leur faudrait peut-être une demi-journée.

— Oui ; mais Pardoes a dit qu'ils couraient comme des chevaux sauvages.

— C'est vrai, ils courent avec une rapidité étonnante.

— Eh bien, que le bon Dieu nous protège alors ! soupira Donat en faisant le signe de la croix.

— Tu as donc bien peur des sauvages californiens ? dit Victor en riant.

— Peur ? Plus que peur : quand j'y pense, mes jambes tremblent et le souffle me manque.

J'ai déjà vu beaucoup de vilaines choses depuis que nous sommes arrivés dans cette prétendue terre promise ; mais des sauvages ? pouah ! Je ne battrais plutôt avec des revenants.... Non, non, des revenants non plus. Mais des sauvages qui arrachent à un homme la peau de la tête avec les cheveux et le reste, pour en faire des houppes ! Ils doivent, pardieu, être possédés du diable pour inventer de si abominables choses !....

Kwik continua quelque temps encore ses dissertations sur la férocité des naturels de Californie, et il arriva à cette conclusion, qu'ils étaient sans doute habitués à manger beaucoup de viande d'ours ; mais Victor, accablé par cette insupportable chaleur, ne répondit plus à ses paroles et paraissait même ne plus s'écouter.

Les autres chercheurs d'or étaient également fatigués et silencieux. Ils n'ouvraient la bouche que pour se plaindre du manque d'eau ; car la plupart avaient déjà vidé les gourdes en cuir qui pendaient à leur côté, et ce qui restait aux autres n'équivalait pas à un quart de litre. Il arriva un moment, dans l'après-midi, où il ne leur restait plus une goutte d'eau, et un soleil brûlant continuait à darder dans le ciel avec la même ardeur, et l'air, chargé de toute la chaleur concentrée de la journée, était suffoquant comme une atmosphère mortelle.

Le désert s'était de plus en plus élargi devant les voyageurs et paraissait se confondre, dans la direction qu'ils suivaient, avec l'horizon lointain. S'ils avaient du moins vu des arbres, des montagnes ou des vallées, ils auraient pu espérer rencontrer quelque part un ruisseau, un lac, mais le sol ne présentait autour d'eux aucune trace qui pût les consoler en leur donnant de l'espoir.

Ils s'arrêtaient souvent et se laissaient tomber par terre pour se reposer. Alors on murmurait hautement contre Pardoes. Il advint que Jean Creps blessa profondément le Bruxellois par ses reproches, et que plusieurs paroles aigres furent échangées. Donat poussa Roozeman du coude et murmura à son oreille :

— M. Victor, apprêtez votre revolver !

— Pourquoi ? demanda celui-ci.

— Pour défendre votre ami : la viande d'ours fait son effet sur Pardoes.

Mais les choses n'allèrent pas comme Kwik le craignait. La troupe reprit les sacs et continua son chemin dans le désert en murmurant et en grommelant.

Vers le soir, la fatigue et l'amertume augmentèrent encore ; la chaleur avait bien diminué, mais les voyageurs souffraient terriblement de la soif ; et, ne voyant pas de limites à ce désert, ils craignaient d'être obligés de passer la nuit sur ce plateau sans pouvoir se désaltérer. Le lendemain, il faudrait donc recommencer ce mortel voyage, sous une chaleur torride et sans une goutte d'eau. Qui pouvait savoir s'ils ne mourraient pas tous de soif dans ce désert ?

Lorsque le soir arriva, en effet, le matelot, le baron et Jean Creps refusèrent d'avancer plus loin. Ils voulaient passer la nuit à la belle étoile, car, à trouver du bois pour dresser la tente ou pour faire du feu, il ne fallait pas y songer.

Pardoes prétendit qu'ils ne pouvaient pas être loin d'un ruisseau ou d'une rivière ; le sol commençait à montrer plus de mouvements et présentait une pente sensible ; en outre, en calculant la direction des montagnes qui bornaient de tous côtés leur horizon, ils trouveraient sans doute de l'eau.

En faisant briller cet espoir aux yeux de ses compagnons, il obtint d'eux qu'ils se remettraient en route après un repas plus ou moins loing. Ce qu'il leur disait n'était qu'une invention pour les encourager, car il ne savait pas lui-même où il était, et, s'il marchait en avant, c'était parce que, de cette manière, il y avait plus de chances de trouver de l'eau qu'en restant couché au milieu du désert.

Après qu'ils eurent marché encore péniblement pendant une demi-heure, Pardoes se laissa tout à coup tomber par terre en poussant un cri. Les autres s'élançèrent vers lui, croyant qu'il était frappé d'un coup de sang ; mais il dit d'une voix tremblante :

— Silence ! silence ! mes amis, laissez-moi écouter !

Après avoir appliqué son oreille contre terre pendant quelques instants, il se leva d'un bond et s'écria avec des transports de joie :

— Hourra ! hourra !... De l'eau ! De l'eau !

— Où ? par où ? bégayèrent les autres, qui ne comprenaient pas ce que Pardoes voulait dire.

— Là bas ! devant nous, une chute d'eau ! je l'entends tomber de la montagne.

Donat s'était déjà couché la tête contre terre.

— C'est vrai ! c'est vrai ! Oh ! le bon Dieu soit loué !

Un cri de joie général s'éleva, et, si épuisés qu'ils fussent, les chercheurs d'or, transportés, coururent avec des forces nouvelles dans la direction indiquée.

Kwik, qui était en avant, recula tout à coup avec un cri d'angoisse et tomba lourdement sur le dos ; mais le danger qui pouvait menacer son ami Victor le fit se relever, et il courut à la rencontre de ses camarades, les bras ouverts et en criant pour les retenir.

— Qu'y a-t-il donc ? Qu'as-tu vu ? demandèrent les autres effrayés.

— Ah ! mes amis, dit-il en bégayant, je viens encore de passer par le trou d'une aiguille ! Un précipice ! un abîme ! comme la gueule de l'enfer ! J'avais déjà une jambe delà. Si mon ange gardien ne m'avait pas retenu, je serais peut-être étendu à six cents pieds de profondeur, avec les membres brisés et aplati comme une nêfle. Prenez garde ! prenez garde ! Cela

descend perpendiculairement comme le mur d'une église.

Ils arrivèrent, en effet, devant un précipice effrayant qui était de niveau avec le sol du désert. A une cinquantaine de pas d'eux, la chute d'eau sortait d'une crevasse du rocher et tombait en écumant et en grondant dans l'étroite vallée, d'où remontaient des sons pareils à de sourds roulements de tonnerre. Cependant, les voyageurs stupéfaits étaient en transports de joie et de bonheur ; car, malgré l'obscurité qui enveloppait la vallée, ils virent briller un large ruisseau qui sortait de la cascade comme un ruban d'argent.

— Ne serait-ce pas le placer du chercheur d'or suisse ? demanda le matelot.

— Non, répondit Pardoes, notre placer est située dans une large vallée et il n'y a pas de chute d'eau aux alentours. Donc, ce ruisseau est un signe que nous approchons de notre placer. En effet, il se jette sans doute dans une rivière, et c'est probablement au bord de cette rivière que nous devons être. Dans tous les cas, mes amis, là-bas il y a de l'eau. En ce moment, elle a plus de valeur pour nous que l'or. Le plus difficile est de trouver un chemin pour descendre au fond de cet immense précipice.... Venez, je crois l'avoir trouvé. Là-bas, près de ces arbres qui montent sur le flanc des rochers, je prévois que nous trouverons un passage.

Ils se dirigèrent de ce côté. Pardoes ne s'était pas trompé. A l'endroit qu'il avait désigné, une partie considérable de la montagne s'était écroulée dans la vallée depuis des siècles peut-être, et avait formé contre les rochers à pic un talus par lequel on pouvait tenter une descente.

L'obscurité rendait cette tentative très-dangereuse ; à peine les chercheurs d'or eurent-ils fait quelques pas, que le matelot glissa sur la roche, et il serait probablement tombé dans l'abîme si Jean Creps ne l'eût retenu à temps par les habits. Le baron courut le même danger ; mais il fut sauvé par Donat. Malgré ces difficultés, ils continuèrent à descendre, tantôt se retenant aux broussailles et aux arbres, tantôt rampant sur le ventre ou se suspendant aux pointes des rochers pour atteindre un appui avec les pieds, ou même se cramponnant à la claie renversée et se laissant ainsi glisser.

Enfin, ils atteignirent le fond du ravin et coururent tout d'une haleine au ruisseau, qui coulait à une centaine de pas de là avec un doux murmure sur un lit de cailloux.

Après avoir assouvi, avec trop d'ardeur, peut-être, leur soif à l'eau froide des montagnes, ils dressèrent en toute hâte leur tente au pied d'une haute roche, firent le café et prirent leur souper habituel.

On recommanda à Kwik, dont c'était le tour de faire la cuisine, de ne pas se lever de bonne heure ; car ils étaient épuisés et harassés et ils voulaient se reposer un peu plus longtemps.

Victor monta la première garde ; les autres se couchèrent et oublièrent bientôt leurs souffrances et leur misère dans un profond sommeil bercé par le grondement de la chute d'eau.

## VI

## L'ELDORADO

Lorsque le matelot revint dans la tente après avoir monté la dernière garde, il tira Kwik par les jambes, l'éveilla et lui dit à l'oreille de se lever pour préparer le déjeuner, parce qu'il faisait jour depuis une heure.

Quoique le crépuscule qui semblait encore régner autour de la tente fit croire à Donat que l'Ostendais le trompait, il sortit cependant et prit une hache, afin de couper le bois nécessaire pour faire un bon feu. Il fit quelques pas en se frottant les yeux, comme un homme qui est étourdi et qui croit rêver ; mais alors, il s'arrêta et laissa errer son regard étonné sur le spectacle grandiose et admirable qui l'entourait.

L'endroit où il se trouvait était une étroite vallée, pareille à un bassin entouré de tous côtés de murailles de rocher de plusieurs mille pieds de hauteur, fraissées, minées, écroulées comme un escalier escarpé montant sur la plaine, d'où ils étaient descendus la veille avec tant de peine. Dans les anfractuosités de ces rochers poussaient des arbres de toute espèce, des sapins, des cèdres, des cyprès dont la verdure sombre grimpaient sur la montagne en lignes ondulées pour se grouper en bois dans la plaine, puis se disperser de nouveau et rejoindre, par de capricieux détours, le bord supérieur du précipice. Au fond du ravin coulait un large ruisseau ou plutôt une petite rivière sur un lit de pierres rocheuses qui formait dans sa course rapide, des milliers de petits bouillons écumants et roulant les uns derrière les autres, pareils à de petits flocons d'une neige argentée.

Ce n'était cependant pas là ce qui avait frappé Donat de stupeur. Il tournait les yeux vers l'est du bassin. Là, le rocher s'élevait d'aplomb comme un mur, à une telle hauteur, qu'il dominait comme une gigantesque citadelle toutes les autres montagnes. Une crevasse lézardait cette immense muraille jusque dans ses fondements, et de cette ouverture jaillissait d'un seul bond, de plus de quatre cents pieds de hauteur, une cataracte large comme une rivière, et qui tombait en mugissant, en hurlant et en grondant au fond de l'abîme. Là, luttaient les vagues furieuses, l'écume bouillonnait, là les pointes de roches étaient fouettées et réduites en poussière, là s'élevaient toutes sortes de bruits et de plaintes mystérieuses, comme si la terre elle-même eût gémi de la cruauté de la chute d'eau qui lui déchirait les entrailles.

Donat fut tellement stupéfait des dimensions

gigantesques de tout ce qu'il voyait et des bruits épouvantables qui s'élevaient de l'abîme, qu'il demeura longtemps immobile et tremblant.

— Dieu du ciel ! où sommes-nous ici ?.... murmura-t-il. On jurerait que plusieurs douzaines de diables sont en train de se baigner dans cet abîme.... Et comme c'est haut ! Si un homme tombait de là-haut, il n'en resterait plus qu'une fibre avant qu'il fut en bas....

Il regarda un moment de tous côtés autour de lui et sembla calculer la hauteur des immenses murailles de rocher. Puis, se tâtant de la tête aux pieds, il dit avec un étonnement naïf :

— Est-ce que je rêve ou suis je éveillé ! C'est drôle, il me semble que je ne suis pas plus grand qu'une fourmi ! O mon bon seigneur ! ce que je vois ici est votre ouvrage : tous les hommes du monde réunis ne peuvent faire des choses pareilles.

A ces mots, secouant la tête d'un air pensif, il alla au pied des rochers et y coupa lentement un gros fagot de bois.

Il alluma le feu en faisant le moins de bruit possible, pour ne pas éveiller ses compagnons endormis. De temps en temps, il interrompait son travail pour regarder la cataracte mugissante ou la muraille de rocher gigantesque, et frappait ses mains l'une contre l'autre avec admiration.

Enfin, il prit la marmite et voulut marcher directement vers le ruisseau ; mais il alla tout rêveur du côté de la cascade dont le bruit paraissait l'attirer. Il arriva ainsi à un endroit où la montagne s'avancait obliquement dans le lit de la rivière et le forçait de faire un détour. L'eau battait avec violence contre cet obstacle et le tournait avec la rapidité d'un éclair. A l'extrémité de ce roc obliquement incliné, le courant furieux avait creusé un gouffre.

C'est dans ce large trou que Donat voulut enfoncer sa marmite. Mais tout à coup un cri perçant lui échappa et il se pencha au-dessus du trou, immobile et comme pétrifié, la marmite à la main. Il tremblait, il respirait péniblement, ses jambes vacillaient sous lui ; et cependant son visage, quoique très pâle, était illuminé d'un sourire aussi joyeux que s'il eût vu s'ouvrir le ciel devant ses yeux. Ses lèvres remuaient, mais aucun son ne sortait de sa bouche : l'émotion lui avait ôté le mouvement et la parole.

Enfin ses nerfs se détendirent, il se laissa tomber par terre, leva les bras au ciel, se releva, fit des gambades et des culbutes, se roula par terre, dansa, rit, parla d'Anneken et se démena comme un malheureux frappé de folie complète.

Cependant, au bout de quelques minutes, la conscience lui revint. Il se mit à crier et fit retentir la vallée des sons de sa voix, pendant qu'il courait comme une flèche vers la tente.

Avant qu'il y fût arrivé, ses amis effrayés, s'étaient levés et se tenaient sur la défensive, le fusil en main, prêts à repousser l'attaqué que les cris de Donat leur avaient fait craindre.

— Qu'y a-t-il ? Que vois-tu ! Où ? lui crièrent-ils.

Mais lui, sans répondre, sauta au cou de son ami Roozeman et bégaya des paroles confuses, tandis que des larmes tombaient de ses yeux ; il embrassa aussi Jean Creps, le Bruxellois et le baron, et allait même jeter les bras sur les épaules du matelot ; mais celui-ci jurant qu'il était devenu fou, le secoua violemment pour lui faire dire ce que signifiaient ces ridicules extravagances.

— Venez, venez murmura Donat d'une voix altérée par l'émotion, venez ! des châteaux, des trésors ! Anneken, Lucie, du bonheur, la victoire.... Ma tête est à l'envers, j'ai perdu l'esprit.... Venez, venez.

A ces mots, il prit Victor par la main et l'entraîna à l'endroit où il avait laissé tomber la marmite. Les autres le suivirent.

— Voyez, voyez ! s'écria Donat, montrant du doigt le trou creusé par l'eau.

— O ciel ! de l'or ! beaucoup d'or fut le cri général.

Ils se jetèrent par terre au bord du trou, plongeront profondément les bras dans l'eau, et, là, criant, hurlant et tremblant, ils commencent à gratter et à fouiller avec la même impatience que des tigres affamés qui jettent leurs griffes sur une proie longtemps attendue.

Alors, retirant hors de l'eau leurs mains pleines d'or, ils se mirent à sauter, à danser et à chanter tous ensemble. Ils se montraient les uns aux autres les morceaux d'or qui brillaient entre leurs doigts, ils s'embrassaient et parlaient du bonheur qui les attendait, de leurs projets pour l'avenir et du retour triomphant dans leur patrie. Leurs yeux étincelaient, leurs mains tremblaient, leur voix était rauque : ils parlaient tous en même temps avec une volubilité fiévreuse et paraissaient en proie à une folie soudaine.

(La suite au prochain numéro.)

**Les Amers de Houblon.**—La compagnie qui fabrique les AMERS DE HOUBLON, à Toronto (Ontario), est la seule qui soit autorisée au Canada à vendre cette préparation. Elle en a acquis le droit exclusif, qui lui est garanti par les lois de la Puissance et par deux marques de commerce dûment enregistrées. Toute personne qui se servira de ces marques de commerce ou qui vendra une préparation portant le nom de AMERS DE HOUBLON, sera passible d'une forte amende. Les pharmaciens et le public voudront bien tenir compte de cet avis et refuser toutes les autres préparations qui ne sont que des contre-façons et de véritables poisons. Les AMERS DE HOUBLON sont le remède le plus efficace qui soit connu.

## EXPULSION DES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES DE FRANCE

AUX MISSIONS ÉTRANGÈRES

A quatre heures et demie, salut solennel. L'église et l'établissement ont toutes portes ouvertes. Chacun eût pu, comme nous, parvenir jusqu'au cabinet du Supérieur qui nous dit :

— Nous n'avons rien à craindre. Notre congrégation a été autorisée d'abord par Louis XIV, ensuite par Napoléon Ier, enfin par la Restauration. Nos missionnaires ont un but spécial : porter l'amour de la France au bout de l'extrême Asie. La République qui nous accorde la franchise, et à la poste, et sur les chemins de fer, et sur les paquebots, ne peut songer à nous inquiéter. Nous sommes tranquilles.

MARSEILLE

Le *Petit Marseillais* publie un compte-rendu circonstancié de l'exécution des décrets contre les capucins, et qui nous paraît offrir toutes les garanties d'impartialité. Il n'hésite pas à assurer que les curieux qui se trouvaient dans la rue Croix-de-Reynier, où est situé le couvent, étaient fort nombreux et manifestaient leurs sympathies en faveur des religieux.

A peine la voiture qui portait M. le commissaire central et ses deux collègues fut-elle entrée dans l'impasse que ces messieurs furent accueillis par une bordée d'injures et de sifflets et par les cris de : " Vivent les capucins ! A bas les décrets ! A bas les bandits ! "

A la sortie des capucins, l'agitation ne fit que s'aggraver :

Tandis que dans la rue Croix-de-Reynier la foule acclame les capucins, elle ne manque pas de huer chaque commissaire de police qui passe ceint de son écharpe. Les agents sont sifflés, conspués, batoués, surtout par les femmes, qui profèrent de violentes menaces.

Une d'entre elles, entre autres, se tournant vers les gendarmes, s'écrie :

— Ah ! si nous étions des hommes, cela ne se passerait pas comme cela ! C'est avec des revolvers que nous vous recevrons. C'est une honte ! une abomination !

D'autres :

— Dire qu'on a fait rentrer les incendiaires et les pétroleux de Nouméa pour expulser ces bons Pères. Tas de canailles !

Que pouvait, en cette circonstance, faire la police ? Sévir contre des femmes, c'eût été amener le quartier, qui eût crié à la lâcheté. La police n'avait qu'à rester calme et inulgent. Elle l'a fait, nous la félicitons.

Vers dix heures et demie, quelques conseillers municipaux, ayant en tête M. Alard, sont arrivés pour informer qu'en ville il se passait des scènes tumultueuses, et qu'il serait bon, pour terminer toutes ces démonstrations regrettables et de nature à troubler l'ordre public de faire monter les Pères capucins en voiture, pour être conduits dans le lieu qu'ils avaient choisi pour asile.

A onze heures, M. Brémont, conseiller général, arrive dans la rue Croix-de-Reynier. Vers le milieu il rencontre un Père capucin devant lequel la foule s'agenouillait ; d'un coup de canne un monsieur fait sauter le chapeau de M. Brémont et l'on veut le faire mettre genoux en terre. M. Brémont s'y refuse énergiquement. On va lui faire un mauvais parti quand la police accourt immédiatement à son service.

Un autre incident aussi qui mérite d'être cité s'est produit à l'expulsion du neuvième capucin. Le Père évangélique couché par terre dans sa cellule a refusé de bouger, disant : " Faites de moi ce que vous voudrez. " Il a fallu l'intervention des sergents de ville qui sont venus prendre le religieux et l'ont transporté jusqu'à la porte de la rue.

Pendant l'exécution des décrets, la foule était devenue si nombreuse sur le cours Devilliers, que la police et les brigades de gendarmerie à pied étaient impuissantes à la contenir. L'autorité, prévenue, ordonna aussitôt à six brigades de gendarmerie à cheval, sous le commandement d'un ca-

pitaine et d'un chef d'escadron, de se transporter sur les lieux. A leur arrivée, vers dix heures, la foule a pu être repliée jusqu'au bas du cours Devilliers.

La présence de ce nouveau déploiement de forces n'a pu empêcher néanmoins un déplorable événement.

Un capucin descendait le cours Devilliers escorté par quelques amis. Sur son passage, des fenêtres des maisons du cours partaient les cris de : Vivent les capucins ! et les femmes agitaient leurs mouchoirs dans les airs ; d'autre part une foule hostile sifflait à outrance. Arrivés sur les allées de Meilhan, des injures ont été échangées entre les protecteurs du père capucin et les siffleurs. On a fini par en venir aux coups.

Là s'est passée une véritable scène de sauvagerie, les coups de poing pleuvaient dru comme grêle. Un estimable négociant, bien connu à Marseille, M. Champetier, s'est jeté dans la mêlée pour séparer les combattants et protéger les plus faibles. Ce malheureux, n'ayant pas été reconnu, a été roué de coups par ses amis et ses adversaires. On a dû le transporter dans une pharmacie voisine, où il a reçu les soins que nécessitait son état.

Il ne nous est pas possible de reproduire toutes les scènes regrettables, les rixes, les injures échangées entre amis et adversaires des moines, qui ne remplissent pas moins de trois colonnes du *Petit Marseillais*. Il nous faut cependant encore citer ce dernier épisode qui a failli avoir une sérieuse gravité :

A deux heures de l'après-midi, une fois que M. le commissaire central se fut retiré du couvent des capucins pour se porter, avec les commissaires d'arrondissements, la gendarmerie et la police, sur un autre point d'exécution, le cours Devilliers demeura libre. Seuls, devant la porte du couvent, un sous-brigadier et trois gardiens de la paix avaient été maintenus en observation. A ce moment, un millier de jeunes gens de mine plus ou moins suspecte se sont portés en masse sur le plateau et ont envahi la rue Croix-de-Reynier, essayant de pénétrer de vive force dans le couvent. Les agents de police ont immédiatement dégainé pour faire respecter leur consigne et empêcher l'invasion du lieu dont la garde leur avait été confiée. Mais une partie de la bande de ces jeunes gens s'est dirigée vers la rue Monte-Christo et s'est mise en devoir d'escalader les murailles.

Un agent, ayant voulu empêcher cette invasion, a été roué de coups, et cent-cinquante individus environ ont sauté dans le jardin du couvent, dont ils espéraient opérer le sac... sans doute.

A cette nouvelle, M. Roth, commissaire de police du quartier, court prévenir M. le préfet de cet incident, et deux brigades de gendarmerie à cheval furent expédiées sur les lieux. Une heure après, deux pelotons de chasseurs à cheval aidèrent à débayer le terrain. La venue de ces renforts avait engagé les escaladeurs à déguerpir au plus vite.

## CORRESPONDANCE IRLANDAISE

LA SITUATION EN IRLANDE

Le procès intenté par la Couronne aux chefs de la Ligue agraire suit paisiblement son cours à Dublin. On discute de part et d'autre sur des points de juridiction, mais l'issue n'en est pas douteuse, à mon avis. M. Parnell et ses aides de camp sortiront de là blancs comme neige, avec une toute petite couronne de martyr sur la tête ; à cette époque, mettez quinze jours ou trois mois, suivant l'habileté des hommes de loi engagés dans l'affaire, M. Gladstone aura quelque peine à faire respecter les propriétés et la sécurité des habitants de l'Irlande, et ce n'est pas avec quelques milliers de soldats qu'il pacifiera un pays dont l'hiver augmentera sans doute la misère, et qui suivra aveuglément M. Parnell, sorti vainqueur de sa lutte avec le gouvernement.

Est-il bien nécessaire de vous apprendre que vendredi dernier, un agent de pro-

priétaire, Robert Wheeler, a été assassiné dans le comté de Limerick ? L'Irlande est en train de devenir la terre classique de l'assassinat, et si j'enregistre ces meurtres hebdomadaires, c'est uniquement pour prouver la vérité de mon jugement qui a soulevé de si violentes tempêtes. Il est bien entendu que sept mille soldats étant occupés à sauvegarder les jours du capitaine Boycott, le meurtrier de M. Wheeler n'a pas été découvert. La police, avertie, s'est cependant rendue à l'endroit où était le cadavre de la victime. Quatre coups de feu avaient été tirés sur M. Wheeler, une balle entrée par l'oreille était sortie par la bouche. La tête avait été, sans doute après la mort, écrasée à coups de pierres. L'assassin était embusqué derrière une haie, il avait la figure noircie, à ce que prétend un ami de M. Wheeler qui se trouvait avec lui lors du crime et qui s'est courageusement empressé de prendre la fuite au premier coup de fusil.

Enfin, et pour terminer ce courrier irlandais par une bonne nouvelle, M. Redpath, l'Américain qui prêtait son appui à M. Parnell, a quitté le Royaume-Uni et s'est embarqué à Queenstown, en destination de New-York. Je crois que M. Redpath a été prudent.

\* \*

Le mariage de la baronne Burdett-Coutts avec M. Ashmead-Bartlett, annoncé, démenti, puis réannoncé, sera célébré plus que probablement dans le courant du mois prochain. Seulement, la cérémonie n'aura pas lieu à Londres. Ce qui, jusqu'à présent, a retardé cette union, c'est la question de savoir si, par suite de son mariage avec un étranger même naturalisé Anglais, la célèbre baronne ne perdra pas, à raison des termes précis du testament de la duchesse de Saint-Albans, tout intérêt dans la maison de banque Coutts. Or, cet intérêt s'élève en moyenne à 2,000,000 francs par an et exige quelque considération. Dans le cas où les négociations engagées avec la banque ne se termineraient pas favorablement, miss Burdett-Coutts deviendrait relativement pauvre ; car son revenu ne serait pas beaucoup supérieur à 300,000 francs. On se souvient que la fiancée a soixante-cinq ans, tandis que le futur ne compte encore que vingt-sept printemps. N'est-ce pas le cas de dire :

Amour, quand tu nous tiens, adieu prudence.

\* \*

Il n'y avait jadis à Londres que peu ou point de journalistes français ; aujourd'hui, presque tous les journaux de Paris y ont un correspondant sérieux ; c'est ce qui a amené la formation du syndicat que je vous ai annoncé il y a quelques jours, et dont j'ai eu l'honneur d'être nommé président.

Ce syndicat a pour but de donner, en Angleterre, à la presse française, une autorité qu'elle n'avait pas ; il servira à défendre nos intérêts professionnels, et à établir entre tous les membres des rapports constants, sur l'avantage desquels il est superflu d'insister. Nous avons pensé également que ce syndicat pourrait être utile à nos confrères de France, venant à Londres, et souvent embarrassés pour se procurer les renseignements dont ils ont besoin ; aux artistes qui, la plupart du temps, ne savent où s'adresser pour réclamer l'appui de la presse. Comme la politique n'a rien à voir dans notre syndicat, nous prions ceux des correspondants français résidant à Londres, et que nous n'avons pu prévenir de notre première réunion, de vouloir bien prendre connaissance, au siège du syndicat, dans les bureaux du *Courrier de l'Europe*, 14, York street, Covent-Garden, de notre règlement, aussi simple que précis, et nous sommes persuadés qu'ils n'hésiteront pas à se joindre à nous.

T. JOHNSON.

— Le plus fort créancier de la France était autrefois sir Robert Wallace, qui possédait un coupon de rente de 1,100,000 frs. Aujourd'hui, le neveu de lord Seymour est bien distancé ; la famille Furtado touche tous les trois mois une rente de 1 million 13 francs, ce qui représente un capital de 80 millions.

## FAITS DIVERS

— On télégraphie d'Halifax :

Un de ces derniers soirs, un jeune homme nommé Chapman traversait un cimetière, à Fort Lawrence. Deux ou trois autres jeunes gens, voulant s'amuser à ses dépens, se sont enveloppés dans des draps blancs et ont couru après lui. Depuis lors, Chapman a le délire, et l'on craint qu'il ne recouvre jamais la raison.

— Ces jours derniers, à Warwick, une mère, dont le sommeil est profond, coucha son jeune enfant avec elle, mais le lendemain matin en se réveillant elle constata qu'elle l'avait étouffé.

Le coroner de ce district a tenu une enquête, et un verdict suivant les faits a été rendu.

On ne saurait trop le répéter, il est dangereux pour les mères de coucher leurs enfants à côté d'elle.

FATAL PALAIS. — En quittant les Tuileries, l'ex-impératrice Eugénie s'est écriée : " Fatal palais ! Il semble que ce soit la destinée de toutes les royautés de te quitter ainsi ! " Marie-Antoinette le quitta pour la guillotine ; Joséphine, divorcée et malheureuse, le quitta pour la solitude Malmaison ; Marie-Louise s'enfuit à l'approche des alliés ; la duchesse d'Angoulême et la duchesse de Berri en furent chassées ; et le même sort était réservé à la reine Marie-Amélie, la duchesse d'Orléans et l'impératrice Eugénie.

LE CHOIX D'UNE ÉPOUSE. — Voici les talents qu'un jeune homme désire se marier doit surtout considérer dans le choix d'une femme :

1° Savoir faire la cuisine ; 2° bien coudre ; 3° savoir tricoter ; 4° savoir couper ou tailler ; 5° chanter agréablement ; 6° jouer du piano ou d'un instrument quelconque.

Voici maintenant les principales qualités que doit posséder la femme :

1° *Ecquitas* — la douceur et le bon sens ; 2° la propriété ; 3° l'esprit d'économie ; 4° l'amour du travail ; 5° le dévouement ; 6° la beauté.

Nous invitons ceux ou celles qui ne seraient pas de notre opinion à prouver que nous nous trompons, et nous reconnaitrons notre erreur si on nous la fait voir.

UN TIMBRE-POSTE EMPOISONNÉ. — La *Science Médicale* raconte qu'un cas pathologique extrêmement curieux vient de se produire, probablement à la suite d'une manœuvre criminelle, à la ferme de Pentecôte, sur la frontière belge.

Mlle Félicie Maxy était sur le point de se marier. Elle reçut une lettre d'un autre prétendant, qui la suppliait de revenir sur sa décision et qui sollicitait instamment une réponse, en y joignant un timbre-poste.

La réponse faite, la jeune fiancée colla le timbre ; mais à peine l'eût-elle tiré de la bouche qu'elle sentit sur la langue une douleur insupportable.

La membrane muqueuse s'enflamma d'une façon inquiétante, les muscles hyoglosses se défendirent, la cloison fibrocartilagineuse devint le siège d'un bubon, le frein se rompit, les papilles coniques se dilatèrent, enfin la langue sortit de la cavité buccale et descendit en s'allongeant jusqu'à 35 centimètres. L'auteur de la lettre a été arrêté.

— Les habitants de Nashville, Tennessee, ont été témoins d'un singulier phénomène. L'après-midi, le thermomètre est monté en un instant du point de congélation à 44 degrés Fahrenheit. D'épaisses nuées noires se sont abaissées au point de sembler envelopper la ville entière, qui s'est trouvée soudain illuminée par un vaste globe de feu. Ce globe courait rapidement, rasait les toits en apparence, puis il a éclaté avec une force qui a ébranlé le sol. L'explosion a été immédiatement suivie d'un coup de tonnerre dont les réverbérations se sont prolongées pendant une vingtaine de secondes. L'électricité a frappé chaque fois la flèche en cours de construction sur l'église McKendree, mais bien que les deux chocs aient causé beaucoup de fumée, il n'y a pas eu d'incendie.

ASSAUT BRUTAL. — Une scène des plus barbares s'est passée la semaine dernière au village Saint-Jean-Baptiste, dans la maison de pension tenue par madame Fautoux, au-dessus du magasin de fer de M. Henault, près du marché.

Madame Fautoux, les deux Henault et un commis étaient à table pour souper, lorsque le mari de madame Fautoux arriva. Ce dernier était un peu ivre et commença à insulter les personnes présentes.

L'aîné des deux Henault se leva et, saisissant Fautoux par les bras, il essaya de le faire sortir. Une mêlée s'en suivit et Fautoux, s'étant armé d'un canif, en frappa son adversaire cinq fois à la tête, deux fois sur le cou et deux fois sur le bras. La lame du couteau s'est brisée en trois morceaux sur le crâne de Henault.

La police, ayant été mandée, s'est emparée de Fautoux. Les blessures de Henault sont très graves, quelques-unes sur le crâne, ont même deux pouces de profondeur. Le médecin a dit que le malade est dans un état très précaire, et si l'inflammation survient, il ne pourra pas en réchapper. On dit que la jalousie est la cause de toute cette affaire.



"Chez moi! Chez moi!" - Act 5.

SARAH BERNHARDT

CHOSSES ET AUTRES

—Le beau-frère de Don Carlos a été expulsé d'Espagne.

—Le roi Léopold de Belgique a pris vingt mille parts dans la compagnie qui se charge de creuser le canal de Panama.

—Une maladie pestilentielle fait des ravages en Russie. On dit que le fléau est entré à Moscou.

—Afin de faciliter les travaux durant l'hiver, à la Beauce, la compagnie des mines d'or du Canada fait construire d'immenses bâtiments sur les terrains miniers, où on a commencé l'exploitation.

—Une dépêche de Londres nous apprend que la Princesse Louise a fait visite à la Reine et affectué ainsi sa réconciliation. C'est la première fois qu'elle visite sa mère depuis son retour en Angleterre.

—Il est question de nommer une commission pour réunir toutes les informations qui ont été recueillies sur le pôle Nord et la mer Arctique depuis l'expédition du capitaine George Nares, en 1876.

—Une souscription a été ouverte en France, le 16 novembre, par l'Univers, qui l'appelle le Dernier des expulsés, pour venir en aide aux religieux chassés de leurs couvents.

—Il appert que durant le mois d'octobre les naufrages ont atteint un chiffre sans précédent. Les pertes totales auraient été de \$20,000,000 dont \$15,000,000 pour l'Angleterre.

—Election des officiers du nouveau cercle dramatique canadien de New-Bedford, Mass. :

M. Charles Gagné, président, M. L.-A. Dupré, secrétaire ; M. A. Perron, trésorier ; M. Ed. Dupré, directeur, et M. F.-X. LeBœuf, assistant-directeur.

—Le Chili et le Pérou n'ont pu s'entendre sur les conditions de la paix. Le Chili demande la cession d'un vaste territoire et le paiement de \$20,000,000 dont \$4,000,000 comptant.

—On lit dans un journal de Paris : "On sait que la reine d'Angleterre doit se rendre à Berlin au commencement de l'année prochaine, pour assister au mariage de son petit-fils, le prince Guillaume de Prusse. Sa Majesté a promis à lord Lyons de s'arrêter quelques jours à Paris en allant en Allemagne. Une réception diplomatique aura lieu en son honneur à l'ambassade d'Angleterre."

—Une dépêche de Londres dit que M. Gladstone laissera la Chambre des Communes pour accepter un siège dans la chambre des Lords.

—L'exode des nègres du Sud dans le Kansas, continue toujours. Des 40,000 qui sont allés s'y établir 500 seulement reçoivent encore des secours publics. Beaucoup possèdent maintenant des demeures et un petit champ.

—On mande de Winnipeg que le buffle abonde cette année dans les territoires canadiens de l'ouest. De nombreux troupeaux de ces animaux se dirigent de la rivière au Daim vers la branche du sud de la Saskatchewan. Sitting Bull fait une chasse heureuse près de la frontière. On croit que les indiens n'auront pas besoin cette année des secours du gouvernement.

—Le barreau de Québec a présenté une adresse de félicitations à l'hon. M. Angers à l'occasion de son élévation à la charge de juge de la cour supérieure.

—La dernière malle apporte la nouvelle d'une guerre terrible soulevée à New Calabar, et conduite avec une atrocité effroyable.

—Les conducteurs de locomotives à l'emploi du Grand Tronc ont reçu ordre de modérer la vitesse des convois jusqu'à six milles à l'heure, orsqu'ils sont dans les limites de la ville.

—Elections des officiers de la Société Saint-Jean-Baptiste de East Douglas :

Directeur, Révd A. Delphos ; Président, A. Toussignant ; Vice-président, J. Lemai ; Sec.-arch., H.-V. Girard ; Ass.-sec.-arch., Joseph Morin ; Sec.-trés., J. Dumas ; Sec.-corr., Paul Gaboury ; Bibliothécaire, N. Godbout ; Com.-ord., P. Giard.

Comité d'enquête : L. Lamoureux, C. Lescau, J. Dumas, J. Lemai, A. Ouimet.

Comité de visite : J. Lemai, C. Lescau, A. Garnier, P. Deblois, L. Lamoureux, S. Frenière.

—Instruire l'enfant du pauvre, c'est lui donner l'idée de sa dignité, c'est lui faire connaître beaucoup de choses qu'il n'aurait pas connues dans la cabane de ses pères ; c'est étendre ses idées, c'est l'arracher à l'oisiveté, peut-être à la misère ; c'est enfin créer un citoyen pour le pays.

**Vie dans les manufactures.** — Les personnes qui travaillent dans les manufactures deviennent ordinairement pâles, perdent l'appétit, sont languissantes, éprouvent des sensations pénibles, ont le sang pauvre, digèrent mal, ont les rognons et le système urinaire en désordre, et tous les médecins et les médicaments du monde ne peuvent leur faire du bien, à moins qu'elles abandonnent ces manufactures ou qu'elles fassent usage des Amers de Houblon, composé des plus purs et des meilleurs remèdes qui leur rendront la santé et leurs couleurs. Personne ne souffrira, s'ils en usent largement. Ils ne coûtent qu'une bagatelle. Voir une autre colonne.

TOPINAMBOUR

Savez-vous, chers lecteurs, ce qu'on entend par topinambour ? Ecoutez bien le beau tour que M. Vannier, de Metzgermatte m'a joué. Vous allez voir que ce tubercule a toutes les étonnantes propriétés que semble révéler la singularité de son nom.

J'étais l'hôte de M. Vannier. Il me reçoit avec politesse. Je suis à la table. Je bois du café. Quel café ! J'y mets du sucre. Quel sucre ! Je mange d'une sauce blanche. Quel plat ! Je goûte à des biscuits. Ils fondent dans la bouche !

Au fond des bois, pensai-je, quel bon repas je fais !

M. Vannier me tira de mes réflexions en me disant : Père, comment aimez-vous les topinambours ? — Topinambour ?... Topinambour ?... Qu'entendez-vous par topinambour, etc., etc. ?

—J'entends tout ce que vous avez mangé, mon père.

Je ne pouvais en croire mes yeux. M. Vannier va faire imprimer bientôt un livre faisant connaître les avantages de la culture de cette plante.

Les tiges d'un arpent de topinambours, donnent plus de matière nutritive pour la nourriture des animaux que trois arpents de foin. La gelée ne nuit pas à cette plante qu'aucune maladie n'a encore atteinte et qu'aucune mouche n'a encore voulu toucher.

La culture du topinambour donne moins d'ouvrage que celle de la patate.

Cette plante a un goût sucré, délicieux.

M. Vannier, en me parlant des betteraves, me raconte ce qui suit : Dans l'arrondissement de Valenciennes, il n'y avait que neuf cents (900) vaches, avant l'établissement des manufactures de sucre à betteraves ; depuis il y en a onze mille (11,000.)

Les terres de l'arrondissement ne donnaient en moyenne qu'un peu plus que deux cents mille boisseaux de blé, maintenant y ayant plus d'engrais, elles en donnent au-delà de sept cent mille.

Braves cultivateurs qui n'entendez, sans agrandir vos terres, ne croyez-vous pas qu'il soit possible de leur faire nourrir douze vaches pour une, qui, elles-mêmes vous nourriront douze pour un. Réfléchissons. L'arrondissement de Valenciennes n'est pas plus grand qu'il était. Mais il est mieux cultivé. Voilà tout.

Z. LACASSE, Mis.

—Voulez-vous qu'on pense et qu'on dise du bien de vous ? Ne dites jamais de mal de personne.

**REMEDE CONTRE LES BRULURES.**—On guérit très rapidement les brûlures au moyen de la teinture d'ortie brûlante. On prépare la teinture en faisant infuser pendant quelques jours dans l'alcool un plant d'ortie coupé en petit morceaux ; on imbibé un linge de cette teinture et on en recouvre la brûlure qui se cicatrise rapidement.

—Le public canadien apprendra sans doute avec plaisir que M. D. C. Brosseau, l'épicier de gros bien connu, dont les entrepôts sont situés aux Nos. 42 et 46, rue Notre-Dame, vient d'ajouter à son commerce déjà si considérable, un département spécial pour la préparation des épices, ce commerce qui a pris un essor si considérable depuis quelques années, était presque exclusivement sous le contrôle de nos concitoyens d'origine anglaise. Mais M. Brosseau compte sur le patronage de ses compatriotes, et ne recule devant rien pour donner satisfaction à ses clients. M. Brosseau s'est assuré un concours précieux dans la personne de M. Marotte, avec qui il a formé une société sous la raison sociale de D. C. Brosseau et Cie. M. Marotte, qui a demeuré aux Etats Unis pendant plusieurs années, a acquis une grande expérience dans cette branche d'industrie, aussi ce département est sous son contrôle.

MM. Brosseau et Cie., livrent au commerce toutes sortes d'épices préparées avec soin dans leur établissement tel que café, gingembre, poivre, clous de girofle, etc., etc., et nous conseillons fortement aux hommes d'affaire de leur faire une visite.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste, 646, rue Ste-Catherine, Montréal.

INTÉRIEUR ANGLAIS ET FRANÇAIS

Ou lit dans un journal français :

Dans tous les intérieurs anglais, la place du mari est partout bien marquée. Chez nous, sauf dans les installations exceptionnelles, son gîte se réduit généralement à sa seule chambre ; en Angleterre, le study (cabinet) du mari est partout, et plein de tout ce qui indique sa présence continue.

Tous les hommes aiment à travailler, à lire, à écrire, à fumer chez eux, ou chez eux quo le salon de Madame, le petit salon de Madame, le petit salon de Madame, la chambre de Madame, le cabinet de toilette de Madame, les robes de Madame et la femme de chambre de Madame n'absorbent pas en entier !

Partout des nurseries, des schoolsrooms, meublés primitivement, avec une simplicité absolue. On ne fait pas aux fillettes de dix ans des réduits d'épousée ; mais cela est sain, aéré, égayé par de belles gravures colorées, paré de livres, de petites collections, car tout enfants l'Anglais et l'Anglaise sont dressés à un goût, à une curiosité intelligente des choses de la nature : ce sont les fougères, les coquillages, les minéraux. On aime plus, il semble, la vie, plus la terre, plus tout ce qui se voit, se comprend, se possède, et le domaine des faits l'emporte sur celui des sentiments.

Ce sont ces larges horizons entrevus de bonne heure qui donnent au caractère anglais cette indépendance du sol, du foyer et, il faut le dire, de la famille. La maison anglaise est, avant tout, l'habitation d'un homme et d'une femme qui ont des enfants, mais qui vivent d'abord l'un pour l'autre et qui, en aucun cas, ne pareront cette maison, ne l'élargiront dans l'espoir d'y retenir un fils ou une fille. Deux familles ne vivent jamais sous un même toit ; chacun se fait son nid et on se contente fort souvent de quelques brindilles de paille.

En somme, le vrai confortable complet, artistique, intelligent, le véritable amour du home, du chez soi, du foyer, de la famille, c'est en France qu'il le faut chercher. En Angleterre, on se loge ; en France, on demeure.

B.....

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger le véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

**Toux.** — Les Brown Bronchial Troches sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangée au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guéri-on certaine dans le siècle où nous vivons.

**La Gorge.** — LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les Orateurs et les Chanteurs reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

UN RHUME, une TOUX, un CATARRHE UN MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement. Définiez-vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables "Brown's Bronchite Troches" se vendent seulement par 30ites.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Nous prions ceux de nos lecteurs qui enverront des solutions, ou toutes autres communications concernant ce département, d'adresser leurs lettres comme suit : "Jeux d'esprit," bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

REPOSES JUSTES.—Mlle J. Denault, Saint-Timothée : Nos. 11, 12, 13, 14, 15, 16.

Mlle E. Béard, Drummondville : No. 15.

C. Florence, Montréal : Nos. 11, 12, 13, 15.

T. A. C., Québec : Nos. 12, 14 ; No. 15, tous excepté 2 et 3.

V. P., Isle Dupas : Nos. 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15.

Mlle E. Gaucher, Sainte-Geneviève : Nos. 11, 12, 13, 14.

Mlle Emeline Bernier, Québec : Nos. 11, 12, 14, 15.

Mlle L. Jutras Plessville : No. 11.

B. E. P., Berthier (en haut) : Nos. 11, 12, 15.

E. L., Trois-Rivières : Nos. 11, 12, 13, 15, 16.

Mlle A. P., Saint-Hugues : Nos. 11, 15.

M. L. Beauchemin : Nos. 11, 15.

No. 23.—CHARADES

Par M. ELZÉAR OUELLET, Hébertville

On peut voyager dans mon premier  
En bavardant comme mon dernier.  
A la guerre plus d'un guerrier  
Se servira de mon entier.

No. 24

Mon premier figure en musique ;  
Mon dernier est un adjectif  
Possessif ;  
Et mon tout, roi mythologique.  
Fut aussi un législateur  
De valeur.

No. 25.—LOGOGRIPIHES

Par M. ELZÉAR OUELLET, Hébertville

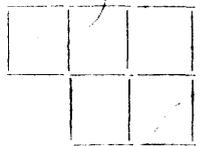
Je suis montagne en contrée lointaine.  
Si tu me retournes, lecteur,  
Je deviendrai—c'est chose certaine—  
Ville audelà de l'Equateur.

No. 26

J'étais jadis instrument de supplice.  
Si vous m'ôtez la tête et le pied,  
(Du hasard, admirez le caprice !)  
En tout pays je serai le premier.

ENFANTILLAGES

No. 27.—La figure ci-dessous forme cinq carrés, au moyen de quinze fiches ou de 15 allumettes. Enlevez trois fiches ou trois allumettes de façon qu'il reste trois carrés :



No. 28.—Si, d'un côté, j'étais ce que je suis, je ne serais certainement pas ce que je suis ; d'un autre côté, si je n'étais pas ce que je suis, je serais peut-être ce que je suis.

SOLUTIONS

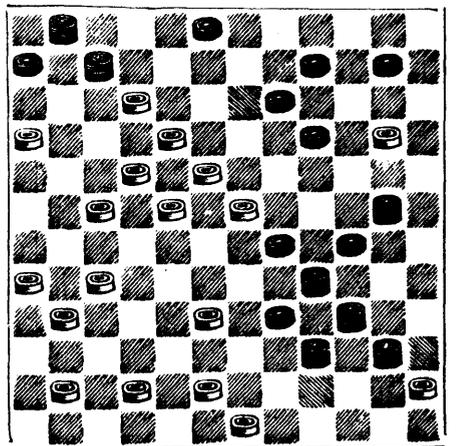
No. 11 : Aigle-aile ; No. 12 : Vertin ; No. 13 : Démarche ; No. 14 : Ramonneur ; No. 15 : Rome, Thèbes, Babylone, Constantinople, Hippocrate, Esope, Buffon, Clovis, Condé, Pylade ; No. 16 : Un nombre impair.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No. 244

Composé par M. ELIE JACQUES, Montréal

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.  
Solution du Problème No. 242

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
31 à 25	20 à 44
32 26	10 32
42 36	53 29
22 15	66 53
19 13	7 10
63 58	52 63
62 56	49 62
2 28	23 34
12 65	72 67
30 17	67 12
6 66	4 17
5 27	1 60
66	6 et gagnent.

DÉMÉNAGEMENT

I. A. BEAUVAIS

Avant de déménager dans son NOUVEAU MAGASIN a décidé de vendre sans réserve son STORE de \$35,000 à grand SACRIFICE, pour faire place à ces nouvelles marchandises qui seront importées d'Europe pour le printemps prochain. C'est sans contredit la plus grande vente de ce genre de commerce qui ait jamais eu encore à Montréal. Les marchandises sont marquées à 10, 20 et 25 par cent en bas du PRIX COUTANT. Souvent vous entendez dire ce mot : "en bas du prix coutant", et très souvent c'est de la blague; mais chez nous, les marchandises sont là pour vous prouver le contraire. La seule raison qui nous fait faire ce SACRIFICE c'est que nous aimerions à rentrer dans notre NOUVEAU MAGASIN qu'avec des marchandises nouvelles. Notre IMPORTATION pour le PRINTEMPS sera CONSIDÉRABLE. Nous donnons quelques-uns de nos prix dans les HARDES FAITES :

Table listing clothing items and prices: Pantalons valant \$1.75 Réduits à \$1.00, Habillements, Pardessus, Ulsters, Habil. d'enfants val., etc.

Nos Chemises, Corps, Caleçons et Gants sont également réduits. Cette grande vente commencera jeudi, le 9, à 9 heures A. M. Les marchandises seront marquées en crayon rouge, en chiffre, pour que tous le monde comprenne. Un seul prix sera demandé. Nous vendons que pour argent comptant. Profitez-en pour vous habiller à bon marché chez

I. A. BEAUVAIS, 190, RUE ST-JOSEPH

ASSURANCE FINANCIERE

De Paris (France)

Toutes vos dépenses seront remboursées si vous exigez de vos fournisseurs des Bons d'Escompte de l'Assurance Financière.

Il ne vous coûte rien que la peine de les demander. Quand vous en avez pour \$20 entre les mains, il vous suffit de les envoyer soit à Montréal à la succursale, soit à l'Agent du district, qui vous donne en échange une Police de \$20, numérotée, à votre nom, garantie par des titres de rentes du Gouvernement Français.

Ces Bons d'Escompte sont vendus aux marchands à raison de 5 p. c. de leur valeur nominale, c'est-à-dire que pour \$20 versés par le marchand à l'Assurance Financière, il reçoit \$400 de Bons, qu'il donne gratis à ses clients achetant au comptant. De plus, on remet au Marchand une police, lui assurant également le remboursement de ses \$20. Ce n'est qu'une avance qu'il fait.

Cette avance, par un mode de capitalisation et de mutualité particulier à l'Assurance Financière, explique tous les avantages que cette institution offre aux consommateurs et aux marchands.

Des manuels, programmes, sont adressés franco à tous ceux qui en font la demande aux bureaux de l'Assurance Financière, 17, rue St-Jacques, Montréal.

Pour toutes informations nécessaires, s'adresser aussi à Forrest, Patenaude & Cie., AGENTS GÉNÉRAUX, 17, rue St-Jacques, Montréal.

Décisions Judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de NEW-YORK.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom. 10 cts. — Cts. de Cartes NASSAU, N. Y.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 11 décembre 1880.

Table for FARINE: Farine de blé de la campagne, par 100 lbs 2 80 à 3 00, Farine d'avoine 2 30 à 2 50, etc.

Table for GRAINS: Blé par minot 1 50 à 1 70, Pois do 0 80 à 0 90, Orge do 0 75 à 0 90, etc.

Table for LAITERIE: Beurre frais à la livre 0 25 à 0 30, Beurre salé do 0 20 à 0 22, Fromage à la livre 0 13 à 0 15

Table for VOLAILLES: Dindes (vieux) au couple 1 50 à 2 00, Dindes (jeunes) do 0 00 à 0 00, Oies au couple 1 00 à 1 25, etc.

Table for LÉGUMES: Pommes au baril 1 50 à 2 50, Patates au sac 0 45 à 0 50, Fèves par minot 1 20 à 1 40, etc.

Table for GIBIERS: Canards (sauvages) par couple 0 35 à 0 40, do noirs par couple 0 50 à 0 60, etc.

Table for VIANDES: Bœuf à la livre 0 05 à 0 10, Lard do 0 11 à 0 12, Mouton do 0 07 à 0 10, etc.

Table for DIVERS: Sucre d'érable à la livre 0 08 à 0 10, Sirop d'érable au gallon 0 80 à 1 00, Miel à la livre 0 12 à 0 15, etc.

Marché aux Bestiaux

Table for livestock: Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs \$5 00 à 7 50, Bœuf, 2me qualité 3 75 à 6 00, etc.

Table for grain: Froment, 1re qualité, par 100 boites \$7 00 à 8 00, Froment, 2e qualité 5 00 à 6 00, etc.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE LUNDI, 13 DEC. 1880, Les trains partiront comme suit:

Table with columns: DÉPART, MIXTE, MAILER, EXPRESS. Lists departure times for routes to Ottawa, Québec, and Joliette.

(Trains locaux entre Aymer.) Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureaux Général, 13, Place-d'Armes

BUREAUX DES BILLETS: 12 PLACE D'ARMES, 2-2 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL. Vis-a-vis L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC. L. A. SÉNÉGAL, Surintendant-Général.

PATINS! PATINS! CORNICHERS ET ROULEAUX DE RIDEAUX, BANCS D'ESCALIER, VAISSEAUX DE CUISINE FAIENCES CHEZ L. J. A. SURVEYER, 524, RUE CRAIG.

FER BRAVAIS Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSÉ BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins. Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc.

PROVERBES Les Amers de Houblon guérissent facilement les estomacs acides, la mauvaise haleine, le mal de tête et la dyspepsie. Etudiez les qualités du houblon, faites en usage et vous trouverez le bonheur et la santé.

AVIS! The Scientific Canadian AND PATENT OFFICE RECORD. Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture. COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, etc.

AU CLERGE LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avelin.

BOTANIQUE "Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA." à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

ENCOURAGEMENTS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

NOUVEAU PROCÉDE. PHOTO-ELECTROTYPE La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPEs de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centims. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)